

COLONEL ROYET

Fleur-des-Champs



FR
150

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alèsia
PARIS (XIV^e)



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÊVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

1 fr. 50

L'Éloge de la COLLECTION FAMA n'est plus à faire : elle est connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête, et ils sont légion. Sa présentation élégante et son format pratique autant que le charme captivant de ses romans expliquent son succès croissant.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 1 franc

Les numéros de Mars et Septembre : 5 francs

(Ces deux numéros, très importants, donnent toutes les nouveautés de début de saison)

|||||

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies	Un an : 20 fr.
Étranger (<i>Tarif réduit</i>)	— 28 »
Étranger (<i>Autres pays</i>)	— 35 »

PRIMES AUX ABONNÉES

■

Chaque numéro de Patron Journal est remboursé

■

CONCOURS - PRIMES

permanent

24.000 fr. de PRIX par AN

Voir dans PATRON JOURNAL le règlement.

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes
94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

**FLEUR
DES CHAMPS**

C908/6

Colonel ROYET

FLEUR DES CHAMPS

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
(Anc^l LA MODE NATIONALE)
94, rue d'Alésia, 94. — PARIS (XIV^e)

FLEUR DES CHAMPS

CHAPITRE PREMIER

LA FERME DE LA BUTTAIS

Anne-Marie se redressa, car, au cours de sa songerie, elle avait appuyé son dos contre le mur de la ferme, passé le mois précédent au lait de chaux.

Anne-Marie avait redouté la maculature de la poussière blanche. D'elle-même, la jeune fille sourit à cette crainte injuste, parce qu'elle portait un corsage de toile blanche à broderie de fil également blanc. Blanc sur blanc ! La poussière du mur, en supposant qu'elle eût existé, ne pouvait imprimer sa marque de fâcheuse manière.

Pourtant, par coquetterie comme par soin, la jeune fille se cala sur le banc rustique où elle avait pris place après le coucher du soleil de ce beau jour de juillet. Un banc fait d'une planche lissée par l'usage plus encore que par le rabot, planche à peine équarrie, percée à ses extrémités de quatre trous dans lesquels passaient de biais quatre rondins de hêtre encore recouvert de leur écorce moirée.

Une fois de plus, Anne-Marie s'abîma dans la contemplation du splendide panorama qui se déroulait devant elle.

Après le terre-plein de glaise battue qui formait le

devant de la ferme, une bordure fleurie de corbeille d'argent de géraniums, d'héliotropes, disposés pour le plaisir des yeux.

Ensuite, un pré descendant en pente douce jusqu'aux escarpements rocheux, en bas desquels coulait la Rance.

Les eaux vertes du petit fleuve miroitaient ; sur l'autre rive, l'anse de la Richardais frangée par la tache jaune de la grève sablonneuse. Près du rivage de la crique, des barques échouées, quelques navires terre-neuviers en réparation, ou bien au repos, à demi couchés sur le flanc.

Au delà, les maisons blanches du bourg de la Richardais, avec la flèche pointue de l'église, et, comme fond de tableau, les frondaisons vertes, encore lumineuses du soleil qui venait de disparaître derrière la dentelure de leurs cîmes soulignées d'une barre d'or pourpre.

— C'est toujours beau, convint Anne-Marie, qui, bien des fois, avait eu l'occasion d'admirer le prestigieux spectacle donné par la nature.

Elle soupira puis conclut :

— Plus loin, derrière les arbres, Dinard, ses palaces, ses casinos, ses dancings... Tous les plaisirs et tous les bonheurs...

Une voix rude, mais affectueuse, la tira de ses réflexions intimes, où la jeune fille enfermait comme un regret.

— Ben quoi, la Marie, à c't'heure, tu te reposes ? Les jeunesses sont assises, et les vieux restent debout, pour mieux travailler.

Anne-Marie leva les yeux sur l'homme, un paysan en manches de chemise, la faux sur l'épaule. Son chapeau de jonc tressé, campé en arrière, laissait apparaître des mèches entremêlées de fils d'argent qui se plaquaient sur son front en sueur.

Un teint hâlé, ridé, s'estompait derrière une barbe de plusieurs jours.

Ce mal rasé était le fermier Pierre Legal, le propriétaire de la Buttais, le père de la rêveuse Anne-Marie.

Et le fermier reprit :

— C'est pas reproche que je te fais, ma fille. Au contraire. J'aime mieux te voir sur le banc à l'ombre comme une demoiselle. Il y fait meilleur qu'aux champs sous le soleil, là où l'on prend soif.

« Tout de même, tu me donneras bien un verre de cidre, pas vrai, la Marie ? »

Mais, à peine le brave homme avait-il formulé cette requête que, sur le seuil de la porte, surgit une grosse femme, portant une coiffe.

— T'auras à boire, mon homme. J'm'en vas à la cave te tirer du cidre frais, de la barrique que tu aimes.

« Pas la peine de déranger ta fille. D'abord, commence par l'appeler de son nom. C'est pas la Marie, c'est Anne-Marie par son acte de baptême. »

La jeune fille sourit à cette aide impromptue que lui apportait sa mère.

Certes, elle appréciait ses parents, de braves cultivateurs. Elle rendait hommage à leur diligence, comme aux gâteries qui lui étaient prodiguées. Pourtant, si elle aimait bien ces rustres, elle se jugeait d'essence supérieure.

Comme sa mère, elle eût été tentée de critiquer son père, qui ne lui donnait même pas son nom.

« S'ils m'avaient appelée « Maryse », tout cela ne serait pas arrivé, se dit-elle. »

« Heureusement que nous sommes seuls, dans cette campagne. Personne n'a pu entendre papa. »

Comme elle achevait cette réflexion, entre les haies d'aubépine encadrant le chemin donnant accès à la ferme, un quidam apparut.

Anne-Marie l'identifia sans peine. C'était M. Mardrec, ancien clerc d'huissier, homme d'affaires.

M. Mardrec était revêtu d'une jaquette d'alpaga un peu luisant, d'un pantalon de toile un peu jaunâtre. Par contre, campé sur sa tête, il arborait un paillason neuf, avec un superbe ruban grenat, sous lequel se trouvait placé un mouchoir formant couvre-nuque.

La dignité de sa profession s'affirmait dans le binocle qui chevauchait son nez et masquait quelque peu son regard mobile, mais surtout dans la serviette en peau de crocodile qui pendait à son bras.

Serviette moderne en lustrine imitant la peau de crocodile, aux serrures nickelées et qu'on pouvait tenir à l'aide d'une poignée de faux cuir, serviette qui n'avait rien de commun avec l'antique serviette à deux compartiments repliés, celle qu'on était tenu de porter sous son bras.

A vrai dire, la serviette de M. Mardrec était fort légère : en place de dossiers absents, elle contenait une affiche et des journaux pliés.

Telle quelle, la serviette conférait une importance à l'homme d'affaire, appuyait ses quarante ans bien sonnés. M. Mardrec ne faisait pas figure de galopin!

Il s'avança et salua poliment à la ronde :

— Bonjour, monsieur Legal. Salut, madame Legal... Ah! mademoiselle Legal, mes hommages.

Dans son for intérieur, Anne-Marie admirait ce « chafoin », simplement parce qu'il venait de *la ville* et aussi parce qu'il se présentait *habillé en monsieur*.

— Je passais près de chez vous, après une grosse affaire de vente qui m'a retenu à Saint-Jouan, continua d'expliquer Mardrec. Et, avant d'aller chercher l'autobus de Saint-Malo, j'ai tenu à vous dire un petit bonjour.

« Beau temps, pas vrai!

— Oui. Il nous faudrait tout de même un peu de pluie, rapport aux prés.

— Et la moisson?

— Ça va, le blé est superbe. Seulement, il s'agira de bien vendre...

Mardrec prit un air contrit.

— Ah ! vous savez vous en créer des préoccupations !... A votre place...

— A ma place ?

— Je vendrais le domaine. Alors, je n'aurais plus à m'inquiéter ni de la pluie, ni du beau temps, ni du cours du blé.

Le cultivateur secoua la tête.

— Vous avez peut-être raison, monsieur Mardrec, Pourtant, je suis né à la Buttais. Je prétends y mourir comme père et mère.

— C'est un sentiment respectable : l'attachement à la terre. Mais avec ce que vous retireriez de la vente de la Buttais, vous pourriez acheter un gentil commerce à Saint-Malo où à Saint-Servan.

Et, se tournant vers Anne-Marie, avec un sourire galant :

— Je vois mieux Mademoiselle derrière un comptoir que dans les champs.

« Tenez, je connais justement un bureau de tabac-débit qui ferait si bien votre affaire. Une rue passagère, un logement confortable... Avec Mademoiselle pour attirer les clients, c'est la fortune !

Legal continua ses signes de dénégation :

— Mon aînée n'est pas faite pour servir à boire... Puis, après elle, j'ai encore trois gosses, habitués au grand air, dont deux garçons qui plus tard feront de bons laboureurs.

— Oh ! je n'insiste pas. Le bureau de tabac trouvera dix acquéreurs pour un... N'empêche qu'on pourra vous sortir de la Buttais, que vous le désiriez ou non, mon cher monsieur Legal. Et ce sera tant mieux pour vous et les vôtres.

— Que voulez-vous dire ?

— Parbleu ! l'histoire du pont sur la Rance. J'y ai fait, je crois, une vague allusion devant vous l'an dernier. Maintenant, je puis préciser, car, l'autre semaine, à la Préfecture de Rennes, j'ai pu voir le plan du projet adopté par le Conseil général.

« Le pont futur partirait juste de la hauteur sur laquelle se trouve la Buttais pour atteindre le côté sud de la Richardais, qu'on voit bien d'ici.

« Donc, on prendrait votre ferme, mon vieux Legal. Mais ceci n'est rien...

— Vous trouvez que ce n'est rien, protesta le fermier. Moi je trouve que c'est beaucoup.

— Bien entendu, on vous paiera en conséquence.

— Cela ne remplacera pas ma ferme.

— Sûr. Mais, si vous m'y autorisez, je serai là pour vous obtenir une indemnité massive. Trois fois la valeur de votre bâtisse. Avec les grandes sociétés, faut savoir parler et demander un bœuf pour obtenir un œuf. Pourtant, je le répète, la ferme constitue un premier élément de votre future fortune.

— Que vous dites, monsieur Mardrec. Moi, je ne vois pas.

— Il y aura les voies d'accès au pont, une belle route traversant votre domaine.

— A travers mes champs, mon verger !

— Ce sera tant mieux. Le terrain de culture se transformera en terrain à bâtir. Vous me comprenez ?

— Pas très bien.

— Je m'explique. Tout le long de la future route s'élèveront des maisons, des garages, des débits, des auberges et des hôtels, des usines peut-être ! Alors, vos champs en bordure passeront de cinq sous le mètre à cinquante francs. Une affaire !

— Et je devrai m'en aller ?

— Le beau malheur. Du jour au lendemain vous deviendriez millionnaire, monsieur Legal. A votre guise,

vous pourrez acheter une terre dix fois plus grande que la Buttais, avec une avenue de châtaigniers et un château. Ou bien, vous aurez une belle villa à Paramé pour y vivre de vos rentes. Vos enfants joueront sur la grève, avec les enfants des riches. Et M^{lle} Anne-Marie pourra mettre des robes de bal, aller danser tous les soirs dans les casinos.

Devant ces perspectives enchanteresses, la fille du fermier ne put se défendre de sourire.

Mais Legal, lui, ne souriait pas, continuant de hocher la tête :

— Ça, c'est l'avenir encore incertain, mon bon monsieur Mardrec. A ce soir, c'est le présent. Des choux-fleurs qui doivent être mûrs, bons à offrir demain au marché de Rocabey.

— Vous dites vrai, monsieur Legal, consentit Mardrec d'une voix sentencieuse. Ne négligeons pas le présent, mais envisageons l'avenir.

« Toutefois, si, en un jour proche, il y a expropriation et lotissement, pensez à moi. Je dirigerai toutes les affaires au mieux de vos intérêts.

— J'y songerai, monsieur Mardrec.

CHAPITRE II

GASTON JÉRÔME

La fermière intervint dans le débat :

— En attendant, monsieur Mardrec, vous accompagnerez bien mon homme dans la salle. Un bon verre de cidre ?

— Ce n'est pas de refus, madame Legal. Il fait si chaud !

A l'invitation de la fermière, Mardrec pénétra dans la pièce servant de salle commune.

Au centre, une longue table de chêne ciré, luisante d'astiquage. De grandes armoires de cerisier, avec leurs gonds et leurs ferrures de cuivre. Des lits clos, fermés par leurs volets à jour.

Une cheminée immense, où brûlait une bûche : suspendue par une crémaillère, une marmite de fonte, dont le couvercle laissait fuser une vapeur appétissante.

— Diable! votre cuisine sent bon, madame Legal, ne put s'empêcher de s'écrier Mardrec.

— Dame oui! Dame! Deux jeunes poulettes mijotent avec du bon lard, des pommes de terre, un peu d'oignons et du beurre donc. Tout ce que nous produisons, et frais, comme la rosée.

— Dans le grand monde, à l'*Imperial Palace* de Dinard, on appellerait ça des poulets cocotte.

— Ils feront notre dîner *d'à ce soir*. Et, pour n'être pas servis dans des plats d'argent, nos poulets n'en seront pas moins mangeables.

Mardrec reniflait l'agréable senteur : sa pensée le reportait à sa gargote de la rue de la Fosse, à Saint-Malo, où l'attendait, comme chaque mardi, une soupe aux trognons de choux, une tranche de veau noirâtre, une salade peu assaisonnée et un biscuit de Reims pour tout dessert.

— Mais venez boire votre cidre, avant qu'il ne chauffe, fit la fermière engageante.

D'un pichet de grès grisâtre décoré de fleurs bleues, M^{me} Legal versa le liquide ambré dans des verres à côtes.

Ces verres étaient une concession aux idées d'Anne-Marie, qui avait déclaré trop vulgaires les bols dont on se servait jusqu'alors.

En s'inclinant, Mardrec prit le verre. Et, pour faire un compliment, il indiqua une porte ouverte, derrière laquelle il apercevait des rideaux de tulle, un lit laqué blanc, un cosy-corner aux coussins multiples, aux étagères

bourrées de livres, de futilités et de bibelots divers.

— Jolie pièce, prononça-t-il.

— La chambre de notre fille, expliqua le fermier.

Elle a arrangé tous ces « affutiaux » à son goût.

— Un goût très sûr, minauda l'agent d'affaire.

Anne-Marie salua en rougissant : cet éloge la réjouit, car, si souvent, son père et sa mère avaient déclaré que tous *ces blancs*, ces dentelles, ces poupées en falbalas, ne valaient pas les vieux meubles, ni les vieilles faïences des siècles passés.

Ayant bu, Mardrec prit congé après mille compliments.

Le fermier lui serra la main et le reconduisit jusqu'au seuil, rendant les saluts que Mardrec lui prodiguait à foison.

— Trop poli pour être honnête, mâchonna le fermier en regardant les chaussures quelque peu éculées de Mardrec qui se retirait.

— Il est bien, cet homme, déclara Anne-Marie lorsque son père revint dans la grande salle... Il a l'allure d'un notaire.

Legal haussa les épaules :

— Pourtant, c'est engageant, ce qu'il dit, insista la jeune fille. Nous vois-tu bourgeois et millionnaires, papa ?

— Non, riposta le cultivateur d'un ton bourru. Je ne nous vois pas très bien...

Malgré son accueil bon enfant, le fermier n'était nullement impressionné par Mardrec. N'avait-il pas appris que le pauvre hère vivotait d'affaires rares et douteuses, que le Tribunal venait de le condamner à trois mois de prison, avec sursis, pour une piètre tentative d'abus de confiance relative à la vente d'une barque de pêche de Cancale, trop avariée, trop pourrie pour trouver acquéreur.

Tout se savait dans le pays ! Et, en dépit de ses discours prometteurs, Mardrec ne lui inspirait pas confiance.

Rahrouée, Anne-Marie garda le silence, déplorant l'état

d'esprit de son père, qui ne manquait pas une occasion de critiquer ceux de la ville.

Encore agressif, Legal venait de reprendre :

— Ce n'est toujours pas ton Mardrec qui aide à cultiver les choux-fleurs. Et il faut en vendre pour faire bouillir la marmite.

Apaisé par la boutade hargneuse, il s'adressa à sa fille :

— Dis, petite, tu viens avec moi demain à Saint-Malo? Je pense avoir une charretée à descendre. Mais faut voir s'il y a un chargement complet. Allons regarder jusqu'au champ.

Résignée, Anne-Marie accompagna le père, car il ne lui déplaisait pas d'aller le lendemain à Sain-Malo.

Et puis elle aimait bien le chef de famille, frustré mais si bon.

— Il fait sec. Tu peux garder tes espadrilles blanches. Du moment que tu chausse pas tes souliers à hauts talons, il y a *cor* moyen de marcher dans le labouré.

Derrière la jeune fille suivit la mère, qui, elle, avait ses sabots, et, par prudence, emportait un grand panier à anse, son panier de marché.

Savait-on jamais s'il n'y aurait pas quelque chose à rapporter?

Ils prirent une sente derrière la maison.

Dans la luminosité de cette fin de beau jour, tous les détails du terrain prenaient leur valeur.

Dans les champs, les pommiers en quinquonce semblaient plus verts. Sur la gauche, le phare de Saint-Servan dressait sa tour quadrangulaire. Les toits et les frondaisons de la lisière de la Ville se silhouettaient dans une buée blonde.

Le groupe parvint à la route poussiéreuse qui double la grande artère asphaltée de Châteauneuf, celle où circulent les autos.

Sur cette voie, d'habitude déserte ou réservée aux

charrois de culture, une automobile avançait, soulevant des nuages de poussière.

C'était une camionnette qui stoppa devant les Legal.

— Tiens! Comme ça, on est en promenade, fit le conducteur enlevant sa casquette à la vue de la jeune fille.

C'était un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans, au visage épanoui, à la bouche souriante découvrant des dents magnifiques.

Il était habillé d'un complet de nuance sobre, un vêtement de citadin plutôt que de campagnard.

Anne-Marie n'osa regarder le survenant. Timidité peut-être?

Sans doute pour se donner une contenance, elle passa sa main sur ses cheveux afin de rectifier sa coiffure.

— D'où que tu viens comme ça, mon gars? interrogea le fermier avec une familiarité sympathique.

Il avait devant lui Gaston Jérôme, un voisin qui exploitait une laiterie, tout près de l'embranchement de la route de Dol.

Gaston expliqua :

— Dame, j'ai été faire un saut jusqu'à la ferme du père Guy. Je savais y trouver de la luzerne fraîche. Et j'en ai besoin pour mes vaches... Il m'en a cédé cent bottes.

— C'est toujours pas ta mécanique qui mange du fourrage, gouailla Legal.

— Non, mais elle boit de l'essence. Pensez, dix chevaux... En fait d'abreuvoir, je leur fournis deux bidons tous les jours que Dieu fait. Et vous, M. Legal, quand donc aurez-vous votre auto?

Le fermier haussa les épaules.

— Pas demain, bien sûr. Je me contente d'atteler la Blanche ou la Grise. Les autos, c'est bon pour la jeunesse...

— Raison de plus, alors. Ça ferait plaisir à votre jeune fille.

Il se tourna vers Anne-Marie, l'air galant.

Cette fois, elle ne put esquiver le regard.

— En effet, dit-elle ; j'aimerais courir plus vite qu'avec les chevaux, qui vont presque toujours au pas. En dix minutes, grâce à votre auto, vous devez être à la porte Saint-Vincent ?

— En sept minutes même, rectifia Gaston Jérôme... Et, si le cœur vous en dit, vous pouvez essayer, mamzelle.

Le grand garçon rougit de son audace ; puis reprenant :

— Excusez-moi. La porte Saint-Vincent, c'est la ville. Et, pour y atteindre, faut traverser la grande rue de Saint-Servan. Mais, si voulez, dimanche, je vous conduirai à l'assemblée de Châteauneuf.

Il y a des chevaux de bois, une loterie, un tir. Mais surtout un bal sous la grande tente qu'a fait placer Camus, l'aubergiste. Un bal avec un plancher et quatre musiciens.

Voyant que le visage d'Anne-Marie demeurait fermé, Gaston vanta les avantages de ses offres aimables.

— Dame, Châteauneuf, c'est un bourg de nos campagnes. Rien de commun avec la porte Saint-Vincent. Puis, sur la banquette près de mon volant, il y a deux bonnes places.

« Et encore, à l'arrière au lieu du fourrage ou des bidons, on peut mettre des chaises. Toute votre famille, les grands et les petits seront à l'aise.

« Je n'irai pas trop vite dans les virages pour ne pas cahoter le monde. Et chez Camus, j'offre les rafraîchissements. Après l'on pourra danser. Cela vous va-t-il, mamzelle Anne-Marie ?

La jeune fille ne répondit pas. Elle paraissait gênée, troublée presque. Elle se sentait niaise.

— Non, cela ne me va pas, dit-elle. Je reste confinée dans ma ferme. Je ne vais jamais aux assemblées ; je connais mal les nouvelles danses.

— C'est comme il vous plaira, fit Gaston déçu.

Anne-Marie eut une inclination de tête à l'adresse du jeune homme; puis, rougissante, baissant les yeux, elle traversa la route derrière l'auto.

Elle atteignit un champ d'avoine, dont les tiges commençaient à mûrir. Sur le bord, elle se mit à cueillir les bleuets, les coquelicots, les nielles et autres fleurettes parasites poussées en abondance.

— Fleur des champs, va! dit Legal avec un bon sourire désignant sa fille aux regards troublés de Gaston.

« Souvent, je la nomme ainsi. Elle fait des beaux bouquets, mais, du même coup, elle ramasse les mauvaises plantes. C'est du profit pour la terre.

— Elle est encore jeune, votre demoiselle, prononça le laitier pour dire quelque chose.

— Dame! elle va sur ses vingt ans... Bientôt faudra songer à l'établir.

Le père ricana en regardant Gaston avec un clignement d'œil.

Le jeune homme pâlit légèrement. Puis, remettant son moteur en marche :

— Adieu, voisin Legal. Faut pas que j'oublie les bêtes.

Il démarra, et le fermier regarda l'auto disparaître dans la poussière, au premier tournant.

Avec sa femme, Legal traversa alors la route pour rejoindre Anne-Marie, toujours penchée sur sa cueillette.

— Un bon gars, ce Gaston Jérôme, dit-il. Il t'en faudrait un comme lui...

— Moi! épouser le fils Jérôme, tu n'y penses pas.

— Dame! continua le père, sans remarquer l'intonation revêche, Gaston a des « sous » chaque jour davantage. Seul propriétaire de quarante vaches bien à lui depuis la mort de son père, il n'a même pas assez de lait pour fournir tout le beurre qu'on lui demande de Rennes, de Nantes et même des Halles à Paris. Il a aussi une auto. Même qu'il nous propose de nous emmener... T'as peut-être ben eu tort de ne pas l'encourager, ma fille.

Anne-Marie pinça les lèvres.

— D'abord, il est trop riche pour moi. Ensuite, si je monte dans une auto, elle ne sera pas comme celle de Gaston Jérôme, une fourragère pour les travaux des champs... Moi, je souhaiterais une conduite intérieure, une voiture de bourgeois, pas une bagnole de paysan.

— Au jour d'aujourd'hui, faut savoir joindre l'utile à l'agréable, assura sentencieusement le fermier. La voiture de Gaston porte la luzerne, mais elle va sur la route aussi vite que les autres. Dans tout cela, retiens une chose : le gars Jérôme est un bon parti.

— Tant mieux pour lui, assura la jeune fille. Il trouvera facilement la femme qui lui convient. Je ne lui veux pas de mal à ce garçon, au contraire. Mais quant « à le prendre pour mari... »

— Tu pourrais tomber plus mal.

— Possible ! Mais j'ai mon idéal, il peut avoir son idéal aussi.

— Idéal !... Idéal !... Retiens encore cette chose, ma fille, il ne faut jamais dire : « Fontaine je ne boirai pas de ton eau ».

En matière d'aphorisme, le fermier Legal rappelait volontiers les proverbes du bon vieux temps.

Mais il avait repris sa marche dans un sentier longeant le champ d'avoine.

Cela le conduisit vers un carré de choux-fleurs, dissimulant leurs têtes ivoirines sous des collerettes de larges feuilles vertes.

D'un coup d'œil, Legal apprécia la qualité et la quantité.

— Ils sont à point, décida-t-il. Et il y en aura une belle charretée. Demain à l'aube, on les coupera et on chargera.

Se retournant vers Anne-Marie :

— Alors, c'est entendu, fillette. Tu viens avec moi à Rocabey. Non partirons sur le coup de onze heures, après

avoir cassé la croûte. Nous goûterons là-bas, avant de nous en retourner.

« Dans l'intervalle, je te demanderai de faire quelques achats en ville : j'ai besoin d'un fer de bêche à prendre chez le quincaillier.

— Entendu, papa, affirma Anne-Marie.

D'avance, elle se réjouissait de la course qui rompaît la monotonie de la journée passée à la Buttais.

Elle descendrait en ville!

CHAPITRE III

MADemoiselle !...

— Es-tu bientôt prête, ma Fleur des Champs?

— *Espère* un peu, papa ! Je passe mon chapeau, et je suis à toi.

Ce dialogue s'échangeait entre Pierre Legal et Anne-Marie à travers la porte de la chambrette de la jeune fille.

Anne-Marie disait l'exacte vérité en assurant qu'elle serait bientôt prête. Mais elle invoquait une fallacieuse excuse à ses derniers préparatifs en affirmant qu'elle mettait son chapeau.

En réalité, sa coiffure, un béret bleu-pastel, se trouvait déjà inclinée sur sa tête. Mais, campée devant son miroir, la jeune fille accordait un dernier regard à sa silhouette, sortait une guiche de ses cheveux blonds, trop comprimée par la bordure du béret, atténuait le rouge répandu sur ses lèvres, lissait ses cils à l'aide de son index mouillé.

Pour aller à *la Ville*, ne fallait-il pas être, sinon belle, du moins à son avantage?

L'image renvoyée par la glace eut don de la satisfaire, et certes elle n'était pas déplaisante.

Anne-Marie avait des yeux d'un bleu profond, un nez fin légèrement retroussé, une bouche souriante, meublée de dents petites et laiteuses. Quelques taches de rousseur marbraient son visage, heureux intermédiaires entre le hâle inégal qui strie le teint des habitants de la campagne et la patine parfois trop foncée qu'apporte l'air de la mer.

Sur elle, un pull-over bleu clair et une jupe blanche, des bas de fil blanc et des souliers de fine toile également blanche.

Elle se jugea très « bain de mer », conforme aux catalogues des magasins de nouveauté de Paris, qui lui apportaient l'aspect de la dernière mode, et qu'elle recevait à profusion.

Enfin, elle arborait une toilette simple, fort convenable en cette fin de juillet où les touristes de la « saison » commençaient à foisonner.

Aussi bien, en Août, elle serait à même de voir, de ses yeux, les derniers artifices de la mode; elle déciderait s'il vaut mieux demeurer nu-tête ou se coiffer d'une forme en feutre.

Un dernier coup de houppette, et la jeune fille sortit sur le seuil de la ferme.

— Que tu es belle, ma Fleur des Champs! s'écria Pierre Legal.

Lui avait revêtu une longue blouse bleue, laissant apercevoir le col de sa chemise ouverte sans cravate. Son fouet à la main, il attendait près de la charrette à ridelle où les choux-fleurs se trouvaient symétriquement rangés jusqu'au faite.

— Assieds-toi derrière, ma petiote, fit le fermier; ta place t'attend.

En effet, sur l'arrière de la charrette, la sollicitude paternelle avait ménagé un espace vide; afin d'éviter à sa fille le contact du bois poussiéreux, Legal s'était empressé d'y placer un coussin de plume, sur lequel se trouvait étendue la couverture du cheval.

Ces précautions désarmèrent la fausse honte de la jeune fille, car elle subissait ce transport en charrette, qui s'accordait si mal avec sa mise.

« En arrière, on me verra moins, songea-t-elle. Puis je connais l'itinéraire pour atteindre Rocabey; on descendra par la rue en lisière de Saint-Servan, on traversera la route à peu près déserte qui mène à la gare. Les personnes chic ne pourront m'apercevoir. »

Sur cette constatation, apaisante pour son snobisme, elle crut devoir ajouter :

— Et toi, papa, où te mettras-tu ?

— T'inquiète pas pour moi, fillette... A la tête du cheval, dans les traversées, ou assis sur le brancard, quand la charrette sera à sa droite de la route.

« La Blanche sait marcher; et puis, rassure-toi, elle ira au pas, sans chercher à s'emballer.

Sous l'œil attendri de sa mère, accompagnée des propos sarcastiques de ses jeunes frères qui l'enviaient, car eux devaient retourner au patronage pour l'étude des cantiques à la Vierge qu'ils chanteraient le 15 août, Anne-Marie prit place à l'arrière de la charrette.

— Hue ! Dia ! la Blanche...

A l'incitation de Legal, l'équipage démarra.

Anne-Marie se recroquevilla davantage lorsque la voiture eut dépassé l'allée des grands arbres ouvrant l'artère centrale de Saint-Servan. En descendant le faubourg, elle se figurait que les commères, postées sur le pas des portes ou sur le trottoir, la regardaient.

Illusion. D'autant plus que la charrette de Legal marchait désormais sur la trace des charrettes de campagne similaires, qui, elles aussi, portaient leur chargement au marché de Rocabey.

Spectacle banal, qui s'opposait à toute analyse, toute réflexion, de la part des passants anonymes.

Mais, dans son orgueil ingénu, Anne-Marie se figurait

qu'elle servait de point de mire, alors que personne ne songeait à s'apercevoir de sa présence.

Cédant à cette vaine hantise, la jeune fille baissait la tête, se faisait encore plus petite, chaque fois qu'une auto dépassait la charrette, parmi l'appel impératif de son claxon.

Elle eût été bien surprise si elle avait pu constater que le conducteur se préoccupait beaucoup plus de voir si la voie lui permettait de doubler sans accroc, plutôt que d'examiner les occupants de la charrette aux choux-fleurs.

Enfin, la Gare dépassée, on arriva sur la place de Rocabey, devant la *Basilique*, qui rappelle en réduction la silhouette de Notre-Dame de Paris.

Sur le signe d'un appariteur, le fermier dirigea sa voiture vers l'emplacement indiqué.

Légerement, Anne-Marie sauta à terre.

Posément, Legal détacha les béquilles de devant et d'arrière destinées à assurer l'équilibre stable de l'équipage à deux roues. Puis, il détela la Blanche, attacha son licol à l'arrière, ayant soin d'épandre sur le sol une demi-botte de foin, afin de nourrir et de faire patienter l'animal.

Un commis, la sacoche en bandoulière, vint prendre connaissance du chargement et percevoir les droits.

— Tout est en règle, ma fille, dit Legal. Je n'attends plus que les chalands. Et toi tu peux disposer... Tu te promèneras à regarder les boutiques, et tu feras ma commission : tu sais, un fer de bêche chez Bouloire. Ah ! ça ira dans une pièce de trois francs. Espère que je te les donne.

— Mais je ferai bien l'avance, papa.

— Point ! Tu as tes sous, moi les miens.

Il plongea la main dans la poche de son pantalon, en tira un vaste porte-monnaie-portefeuille, déplia une lanière de cuir dont les quatre tours fermaient l'objet, en sortit deux billets de dix francs.

— Prends, petite, tu acheteras la bêche, et, avec le reste, tu verras au Grand-Bazar. Tu y trouveras sans doute des parfums qui te plairont.

Et rendez-vous à cinq heures, chez Verlic, près de la Grande porte. Nous mangerons une beurrée, boirons une bolée. Puis on s'en reviendra à la Buttais pour le souper!

— J'ai compris, papa. Bonne chance pour la vente!

— T'en occupe pas. C'est mes affaires, assura le fermier avec un clignement d'œil malin.

Anne-Marie s'éloigna sous l'empire d'une satisfaction confuse mais certaine. Pour un moment, elle avait conquis une liberté de « demoiselle ».

Il lui parut que, brusquement, elle était devenue une citadine.

Elle résolut de gagner Saint-Malo par le Sillon. Une promenade mieux fréquentée qu'en longeant le quai Duguay-Trouin.

Elle parvint à la grille de la caserne de Rocabey.

Le sous-officier de garde prenait le frais, se prélassant sur une chaise à la porte.

Il dévisagea la jeune fille, comme il le faisait de toutes les autres qui semblaient appelées à passer pour charmer les loisirs du sous-off.

Timidement, Anne-Marie baissa les yeux.

Elle avait été remarquée!

Sur le Sillon, elle déambula lentement. Devant elle, se dressait la ville, avec son château massif, ses remparts grisâtres, ses maisons, son clocher perçant la nue.

A ces yeux, ces silhouettes résumaient le Paradis terrestre qui hantait ses rêves : la Ville!

La fille du fermier de la Buttais en éprouva une griserie. Comme si elle se sentait en faute, elle détourna ses regards vers la grève et la mer.

Il lui parut que, par ce geste de sa tête, elle échappait aux passants qui la croisaient. Comme le sergent de la Caserne, ceux-là devaient la regarder.

Était-ce un éblouissement causé par la réverbération du soleil? Véritablement émue, Anne-Marie ne cessait de contempler les horizons lointains, puis elle fixa son attention sur la masse granitique du Fort National.

Pourtant, ses yeux se posèrent sur le sable plus proche au-dessous d'elle, du sable doré, dur.

Des joueurs avaient improvisé un « court » de tennis, dont le seul accessoire classique était constitué par un filet. Pour le reste, les limites étaient tracées dans le sable.

Autour de ce jeu, s'ébattaient deux jeunes gens, bas de pantalons relevés, chemises de cellular à manches courtes et deux jeunes filles de blanc vêtues.

Sous l'impulsion des raquettes, les balles volaient.

Anne-Marie s'arrêta un instant pour suivre ces ébats.

— Ont-ils de la chance! songea-t-elle.

Avec un soupir d'envie, elle continua son chemin, arriva au square aménagé au pied du château.

Devant elle, s'ouvrait la porte Saint-Vincent.

Retenant sa respiration, elle franchit l'arche, comme si elle eût pénétré dans un sanctuaire.

CHAPITRE IV

LA VILLE

La place Chateaubriand, la rue principale, où déjà la foule bruissait.

Des mères de famille, escortées de nombreux enfants portant des pelles et des bateaux destinés aux mares, des baigneurs qui descendaient à la plage.

D'autres arpentaient la rue.

Sans doute, pour les désœuvrés, la station balnéaire se concentrait entre les trottoirs, où les multiples magasins alignaient leurs devantures.

Spectacle réduit de ce qu'ils voyaient tout le long de l'année à Paris, à Rennes, dans les grandes villes de l'intérieur. Visions dont ils ne pouvaient se passer.

Comme ces baigneurs, ces touristes, Anne-Marie s'arrêta devant les étalages.

Tout lui semblait beau et nouveau, aussi bien dans les vitrines des bijoutiers que dans celles des marchands de confection et de chaussures.

Au demeurant, c'étaient les mêmes articles, tels qu'on les rencontre partout dans les cités de France, comme dans celle de l'étranger.

Aucune originalité, aucune couleur locale, même ces coffrets et autres bibelots en coquillages, « souvenirs de Saint-Malo », objets identiques qui, ailleurs, étaient marqués « souvenirs de Biarritz », car tous avaient été confectionnés en série dans la banlieue de la Capitale.

Les seuls produits authentiques du cru étaient encore ces pommes de terre farineuses et succulentes qui poussaient si bien dans les pièces de terre de la Buttais.

Pourtant Anne-Marie se plaisait dans cette ambiance.

Les rues mal pavées la changeaient des routes et des sentes de sa campagne. Mais, avant de musarder pour son plaisir, elle subit la hantise de l'achat, dont son père l'avait chargée.

Elle se rendit chez Bouloire, renommé pour ses fers de bêche.

Un commis la reçut.

C'était un grand garçon de dix-huit à dix-neuf ans, à la coiffure calamistrée par un excès de brillantine. Sous la grande blouse grise portée durant le travail, il laissait poindre un col cassé, impeccable, une régates rouge et verte, rehaussée par une perle « imitation », un veston gris aux raies bleues. Le pantalon de même étoffe retroussé, visible au bas de la blouse, marquait qu'il s'agissait d'un complet de confection, mais conforme à la mode.

Anne-Marie ne fut pas sans remarquer les détails de la

toilette soignée du vendeur, pas plus que ne lui échappèrent les chaussettes de soie rayées et les souliers jaunes qui soulignaient heureusement cet ensemble.

Au surplus, le commis banalement bellâtre se montra d'une politesse souriante vis-à-vis de la jeune fille.

Il déballa sa marchandise et fit l'article des fers de bêche avec un bagoût persuasif.

— C'est pour mon jardin, à la campagne, expliqua la jeune fille intimidée, en faisant choix d'un solide outil. Je pense que *mon* jardinier sera content.

— Vous pouvez prendre en toute confiance, affirma le vendeur. Avant-hier, M. le marquis de Thoullière, du château de La Roche-Mandais, a choisi la même bêche.

— Oh! ce monsieur doit s'y connaître mieux que moi; un marquis, pensez donc!... Voulez-vous me l'envelopper?

— Certes. Et pour une demoiselle, pas dans un papier gris, dans du papier rose... Ce sera plus coquet.

En professionnel, il fit le paquet, aussi menu que possible, dans du papier rose bien entendu.

D'un cimetière à ficelles il tira une ganse cirée de couleur bleue.

— Voilà! fit-il. Rose sur bleu, cela fera très bien.

Anne-Marie paya à la caisse, où, dans une cage vitrée, trônait une vieille femme d'aspect rébarbatif.

Le commis se courba pour tendre le paquet.

— Et avec cela, mademoiselle? Nous avons des serrures de sûreté de bonne marque, et des marmites en nickel, et des casseroles émaillées, émail garanti.

— Je n'ai plus besoin de rien pour le moment, minauda la jeune fille. Mais je vois que je m'adresse à une maison de confiance. Je reviendrai.

— A votre service, mademoiselle. Tout ce qui vous plaira, vous le trouverez ici. Adressez-vous à moi.

— Je n'y manquerai pas

Anne-Marie s'inclina avec un gracieux sourire devant

le commis qui s'était empressé de la reconduire jusqu'au seuil.

Elle s'éloigna nantie de son paquet rose en songeant :

— Comme il est bien et aimable ce jeune homme !... Et qu'il a de belles chaussures, de jolies chaussettes de soie !

Ellenese demandait pas, la naïve, si les jolies chaussettes n'étaient pas en soie artificielle, une camelote voyante et à bon marché.

Ses doutes eussent peut-être été mis en éveil, s'il lui avait été donné d'entendre les propos du jeune homme si aimable dès qu'il fut rentré dans la quincaillerie.

Il héla la caissière revêche :

— Dites, madame Louis, c'est bien 6,25 qu'elle a réglé, la petite demoiselle ?

— Mais oui.

— Ça va ! Un article marqué C. B. 734, dont le prix est de 4,50.

— C'est du bon commerce, mon gars. Tu sais ce que le patron t'a dit : Tu as droit à une ristourne de 1,75. T'as l'esprit du négoce, toi... Tu sais soigner tes *épingles*.

— Peuh ! fit le commis d'un air suffisant, cela me paiera toujours l'*apéro* ce soir. Mais c'est réjouissant de voir courrir ces petites dindes sans avoir la peine de les élever...

Il ricana bêtement.

Cependant « la petite dinde » arpentait les rues de Saint-Malo, admirant les robes, les chapeaux, les étoffes étalées dans les vitrines.

Elle poussa jusqu'à la porte des Bés. Appuyée sur la balustrade, au-dessous d'elle, Anne-Marie découvrit la plage de Bon-Secours, grouillante de foule. Partout des tentes aux rayures de couleur, des parasols jaunes.

Les dames brodaient des ouvrages ; les enfants s'appliquaient à construire des forts en sable.

Étendus en costume de bain, des groupes poursuivaient leur cure d'héliothérapie.

— Tous ces gens-là ont de la chance ! soupira la jeune fille. Et nous sommes seulement en juillet ! Qu'est-ce que ce sera à la grande saison, le mois prochain !

Elle revint par les rues.

Se souvenant alors de la libéralité de son père lui remettant 20 francs pour acheter une bêche et un flacon de parfum :

— Pauvre papa, il ne connaît pas le prix des bons produits ! Les essences qu'on trouve dans les bazars. Peuh !... de la parfumerie inférieure !

Sur ce qu'il m'a octroyé, il me reste moins de 14 francs, à peine de quoi acheter une poudre de marque. Heureusement, je puis compléter avec mon argent à moi.

Elle entra dans la boutique d'un coiffeur à l'enseigne « Salon Émeraude ».

Elle se fit montrer plusieurs flacons de nuances chatoyantes, rangés dans une vitrine.

— Je vous recommanderai la nouveauté, mademoiselle, l'extrait dont usent les grandes artistes de Paris, comme toutes nos élégantes : « Frisson d'Aurore ». Et le vase est charmant, du cristal taillé, un Lalique, du moins on peut le dire.

— Combien le petit modèle ?

Le coiffeur hésita une seconde :

— Pour vous, ce sera 45 francs, mademoiselle. Un prix de réclame. Mais à condition de ne pas le dire à vos amies.

— Donnez, fit-elle d'un ton dégagé.

Elle plaça le flacon dans son sac.

Quatre heures sonnaient à la cathédrale.

— Encore une heure avant de rejoindre père, constata-t-elle.

Par désœuvrement, elle acheta *Le Sauvetage*, la feuille locale. Elle la parcourut.

Elle admira le programme des trois cinémas, se mit au courant des pièces célèbres que se disposait à donner le Casino municipal.

« Tous les soirs, boule, café-glacier, dancing, » annonçait le communiqué prometteur.

— Tous les soirs dancing, murmura Anne-Marie. Dancing pour les jeunes filles de Saint-Malo : pas pour celle de la Buttais.

A la fin du journal, elle trouva les demandes et offres d'emplois.

« Les Grands Magasins de la Côte cherchent une vendeuse débutante pour la saison, rayon des articles de Paris. Payée de suite. S'y adresser d'urgence. »

— Si je voyais ce que c'est ?

CHAPITRE V

LES GRANDS MAGASINS DE LA CÔTE.

Anne-Marie calcula qu'elle avait tout le temps de s'informer au sujet de l'annonce avant le rendez-vous indiqué par son père.

A l'approche des Grands Magasins de la Côte, elle se raidit pour secouer sa timidité. Ce n'était pas le moment de paraître trop gauche en osant cette démarche.

Les Grands Magasins occupaient un vaste immeuble dans la rue la plus passagère. Ses étalages sensationnels accrochaient les passants, qui, du matin au soir, se pressaient devant les quatre glaces derrière lesquelles, avec art, étaient exposées les nouveautés du jour.

Pour mieux assurer sa contenance, la jeune fille s'attarda devant les panneaux vitrés.

Dans les premiers, des mannequins de cire faisaient valoir des robes et manteaux d'été, des toilettes du soir en tissus de soie perlés, et aussi des costumes de bains, des pyjamas.

Puis, sous la deuxième glace, s'offraient à la vue des

parasols et des tentes de plage, des voitures d'enfants, des accessoires divers de jeux sur le sable. La troisième exposait des ustensiles de ménage, réchauds à essence, tout ce qui était nécessaire à la cuisine rapide des villégiateurs faisant leur « popote » à domicile. Et ils étaient nombreux, surtout en juillet. Enfin, la dernière vitrine recelait les articles de jardin et de plein air, des bancs de bois peints en vert, des pliants, des chaises et fauteuils d'osier, et aussi des arrosoirs, des tondeuses de gazon.

Les grands magasins vendaient de tout.

Maintes fois, Anne-Marie avait parcouru les divers rayons échelonnés sur les trois étages que desservaient deux ascenseurs. Les seuls ascenseurs de la ville en dehors de ceux des hôtels.

— Une grande entreprise, se dit la jeune fille pour s'encourager. On peut être employée là sans déchoir... Ce n'est pas comme dans une petite boutique.

Elle pénétra et avisa un surveillant qui, les mains derrière le dos, faisait les cent pas entre les comptoirs.

— Je viens pour l'annonce, la place de vendeuse, dit-elle d'une voix timide.

— Ah ! adressez-vous à l'administration : c'est au quatrième en haut de l'escalier du fond.

Sur un ton d'indifférence, le surveillant avait donné ces renseignements du bout des lèvres, indiquant d'un geste vague l'escalier.

Anne-Marie n'osa prendre l'ascenseur : elle n'était plus une cliente.

Puis, la montée des marches lui donnait encore le temps de réfléchir à ce qu'elle allait dire, de se composer une attitude.

Lentement, elle gravit les étages.

En haut, une porte vitrée aux carreaux dépolis portait peints en travers ces deux mots : Direction-Administration.

Elle frappa discrètement.

— Entrez ! cria une voix rauque.

Elle tourna le bec de canne. Elle se trouvait dans un long couloir à l'origine duquel était assis derrière une table un veil homme portant une redingote verte à boutons d'argent.

Anne-Marie avait reconnu le garçon livreur qui, le matin, apportait les paquets encombrants dans l'auto des Grands Magasins.

Les après-midi, l'homme remplissait l'office d'huissier introducteur.

— Vous désirez, mademoiselle ?

— Je viens pour la place, celle annoncée par le journal.

— Vous ne pouviez donc pas entrer sans frapper, reprocha l'homme non sans rudesse.

Sans doute avait-il été troublé dans sa somnolence par l'appel discret tapé contre la porte.

Puis, d'un ton adouci quoique fort solennel, il ajouta :

— Enfin, je vais voir ces messieurs. Asseyez-vous là.

Du doigt, il indiqua une banquette, dont la moleskine percée laissait apparaître le varech qui la rembourrait.

Peu après, le garçon revint d'un pas traînant et reprit sa place derrière la table.

— On va me recevoir ? interrogea doucement Anne-Marie.

— Bien sûr, sans cela, je vous aurais dit de sortir.

— Et ce sera long ?

La jeune fille n'aurait pas voulu faire attendre son père chez Verlic.

— Est-ce que je sais, moi ! riposta le vieux d'une voix maussade. Ces messieurs vous recevront quand cela leur fera plaisir. Ils sonneront, et je vous conduirai.

La jeune fille ne dit plus mot.

Heureusement, l'attente ne fut pas longue. Au bout de cinq minutes, le timbre tinta.

— C'est votre tour, prononça le garçon.

Il la conduisit devant une porte qu'il ouvrit.

— Mais entrez donc, on vous espère.

Anne-Marie se trouvait dans un bureau aux meubles clairs, un peu clinquants.

Un monsieur entre deux âges était assis. Posément, il acheva une lettre commencée, sans même lever les yeux sur la jeune fille.

Enfin, il ajusta son binocle et regarda Anne-Marie.

— Ah ! c'est vous la personne annoncée ?

— Oui, monsieur, répondit poliment Anne-Marie. J'ai vu dans *Le Sauvetage* que le magasin demandait une vendeuse.

— Vous avez déjà servi dans une maison de commerce ?

— Non, mais l'annonce demande une débutante.

— C'est juste, concéda l'homme. Quel âge avez-vous ?

— J'aurai vingt ans le 3 octobre.

— Vous êtes du pays ?

— Mon père exploite une propriété agricole, à la Buttais, tout près de Saint-Servan.

— Et pour vous placer vous avez l'autorisation de votre père ?

— Pas encore, mais je pense qu'il me la donnera.

— Il le faudra, comme il faudra que votre père réponde pour vous, mettons mille francs, le rayon des articles de Paris ne comprenant que de petits objets.

— Mille francs qu'il devrait verser ?

— Non. Seulement dans le cas où vous emporteriez des marchandises. La maison ne doit pas perdre.

— Oh ! monsieur, je suis honnête.

— Je n'en doute pas ; mais nous devons prendre nos précautions. Je vais d'ailleurs vous indiquer les autres conditions.

« Le travail commence à huit heures du matin pour finir à sept heures du soir. A midi, une heure d'interruption pour aller déjeuner. Les gages de vendeuses auxiliaires sont trois cents francs par mois.

« Ah! pour un quart d'heure de retard, vous subirez une amende de cinq francs. Au troisième retard constaté, expulsion.

« J'ajoute que les magasins ouvrent le dimanche jusqu'à midi.

« Vous devrez l'obéissance à la vendeuse en pied de votre rayon, comme à tous les chefs.

« En dehors de vos heures de travail, vous êtes libre. Toutefois, vous aurez à garder une conduite convenable. Nous ne pourrions tolérer une employée motivant des plaintes, ou donnant lieu à scandale.

« Vous êtes payée le samedi à la fin de chaque semaine, ou, si vous le désirez, chaque mois échu.

« Réfléchissez à ces conditions. Si elles vous agréent et si votre père vous y autorise, faites-moi réponse demain. Après-demain, vous pourrez prendre l'emploi, mais à l'essai. Vous ne l'occuperez en fait qu'à partir du 8 août. On vous montrera votre métier.

« Pas difficile d'ailleurs : avant tout, être avenante avec les clients. Vous pourrez faire une fiche pour la caisse?

— J'ai mon brevet élémentaire.

— C'est plus qu'il n'en faut. Réfléchissez et répondez-moi.

D'une courte inclination de tête l'homme de l'administration signifia que l'entretien avait pris fin.

Anne-Marie se retira.

En somme, elle était acceptée; elle n'avait pas même eu à fournir les explications qu'elle appréhendait.

Comme lui avait dit le « Monsieur », chaque jour à sept heures le soir, son travail fait, elle serait libre.

Libre! cette perspective lui rendit de l'assurance.

Elle descendit la Grande Rue, arriva devant la Grand'-Porte.

Au-dessus, dans sa niche de granit creusée sous le rempart, la Vierge miraculeuse, tenant dans ses bras

l'Enfant Jésus. La Vierge qui, jadis, avait sauvé Saint-Malo assiégé par les Anglais.

Anne-Marie en avait la certitude, car le vicaire de Saint-Jouan avait conté le miracle : la Vierge abaissant sa main vers le sol à la stupeur des assiégés. Mais ceux-ci avaient creusé dans la direction indiquée : ils ne tardèrent pas à découvrir une amorce de galerie que les Anglais s'efforçaient de creuser sous le rempart pour envahir brusquement la ville convoitée.

Depuis cet événement insigne, qui remontait à plus de trois siècles, la bonne Vierge avait repris sa physionomie habituelle : couronnée d'or, auréolée de cierges par la piété des marins, elle continuait de sourire.

Ramenant ses yeux aux pavés, la jeune fille aperçut la Blanche attelée à la charrette, attachée à un anneau du mur après la fontaine. Le père était là, et les choux-fleurs n'y étaient plus ; donc, ils avaient trouvé un acquéreur.

Ces recoupements la réjouirent.

La façade du café Verlic se trouvait en face du rempart.

La jeune fille pénétra dans l'établissement, mi-débit, mi-auberge, fréquenté d'habitude par les cultivateurs et les marchands de bestiaux qui apportaient à la halle voisine la viande abattue dans les villages.

La salle était bruyante. Ces braves gens buvaient sec, fumaient dru et parlaient fort.

Anne-Marie éprouva une gêne pour entrer. Mais, du premier coup d'œil, elle aperçut son père, qui causait à des amis du voisinage de la Buttais.

En ce mois de juillet, la clientèle ordinaire se trouvait renforcée par d'autres consommateurs : des croupiers du Casino, des garçons de café en extra, qui attendaient la pleine saison pour leur embauche.

Ceux-là étaient accompagnés de leurs *dames* et de leurs *demoiselles*, en toilettes voyantes, sinon tapageuses.

L'entrée discrète d'Anne-Marie passa donc inaperçue.

— Assieds-toi là, ma petiotte. Qu'est-ce que tu prends ?
offrit le fermier Legal, fier au fond de montrer sa fille.

— Rien, papa. Je n'ai pas soif.

— Tu mangeras bien une tartine avec du beurre de Pontorson ? C'est la spécialité de Verlic... Ou encore des confitures de fraises, faites par la patronne... du nan-nan ?

— Merci, papa, je n'ai pas faim.

— Tout de même, un soda... un soda avec de la grenadine, pour trinquer avec moi et avec ces messieurs.

Afin de ne pas désobliger son père, la jeune fille accepta le soda.

Un bout de temps encore, Legal discuta du prix des légumes avec son entourage ; puis l'on parla des céréales, de la moisson, des cours probables des orges et des blés noirs.

— Faut tout de même songer à s'en aller cheux nous, dit enfin le fermier après avoir réglé les consommations.

Anne-Marie ne se fit pas prier pour sortir de cette atmosphère empuantie par les relents d'alcool et la fumée des pipes.

Devant tout ce monde, elle n'avait osé annoncer à son père la destinée nouvelle que lui ouvraient les Grands Magasins de la Côte.

Cette fois, elle s'installa à côté de Legal sur la planche faisant office de banquette. Le fermier avait pris soin d'y étaler la couverture de la jument.

Il prit les rênes.

— Nous allons rentrer, bon train encore, par la Chaussée des Corsaires, puis en traversant Saint-Servan.

Anne-Marie ne fit aucune objection. Toute sa pensée se concentrait sur ses projets, qu'elle devait bien se décider à confier à son père.

Et, lorsque la charrette eut traversé le pont tournant du bassin et que la Blanche reprit le trot lent qui la

rapprochait de l'écurie, Anne-Marie, en matière de préambule, interrogea :

— Alors, tu as bien vendu tes choux-fleurs?

— Sûr, et mieux que je ne pensais.

— Moi, j'ai acheté la bêche.

— Combien qu'on t'a fait payer?

— Six francs vingt-cinq.

— C'est cher; mais ça doit être du bon acier.

— J'ai pris ce qu'il y avait de plus solide. Et ensuite, je pense avoir bien agi en m'occupant de moi.

— Tu fais toujours bien, ma fille.

— Figure-toi que j'ai rencontré M^{me} Tusson... tu sais M^{me} Tusson, de Saint-Servan, qui habite maintenant Saint-Malo et a des relations dans le grand commerce.

— Non, je ne me rappelle plus de cette dame Tusson, mais puisque tu la connais, ça suffit.

Anne-Marie rougit un peu : elle inventait cette dame Tusson pour les besoins de sa cause.

Dans son esprit, ce petit mensonge était destiné à justifier l'affaire des Grands Magasins de la Côte. Jamais devant son père elle n'eût voulu évoquer l'annonce du *Sauvetage*.

— Alors, M^{me} Tusson m'a emmenée dans les Magasins de la Côte.

— Oui, cette grande boutique, comme qui dirait un bazar, connu.

— Elle avait des emplettes à faire. Et elle a rencontré les directeurs. Ces messieurs lui ont dit qu'ils cherchaient une vendeuse, pour un rayon très chic : l'article de Paris. Alors, voyant leur embarras, je me suis proposée.

— Toi, vendeuse dans un magasin. Tu veux donc travailler chez les autres?

— Pourquoi pas? Je sens bien qu'à la ferme je suis inutile, je n'apporte aucune aide à ma mère; je n'aime pas l'accompagner au marché de Saint-Servan, lorsqu'elle va vendre ses œufs et ses poulets. Je n'ai guère de goût

pour les choses de la culture. Je reconnais que vous m'avez bien éduquée, bien choyée. Est-ce donc une faute que de vouloir m'occuper honorablement, en cherchant à apprendre un métier et à gagner ma vie ?

— Ce n'est pas une faute, ma fille. Mais tu n'as pas besoin de gagner ta vie chez les autres.

Elle détailla les conditions qui lui étaient offertes.

— C'est peu payé, dit le père. La moindre vente de fourrage ou de graine rapporte davantage.

— Mais, je reviendrai chaque soir souper à la maison.

— Tu y seras bien obligée, ma petiotte, sans cela tu ne gagnerais pas de quoi te nourrir... Enfin, si c'est ton goût.

Visiblement le père désapprouvait. Mais il ne voulait pas contrarier sa fille.

Anne-Marie sentit qu'elle avait partie gagnée.

Au moment où la charrette débouchait sur le terre-plein faisant suite au pont du bassin de Saint-Servan, elle embrassa bien fort son brave homme de papa.

— Tu vendras des articles de Paris, soit. Faut songer que tu auras bien de la fatigue... Pense, au mois d'août !

— Mais non, ce sera pour moi une distraction de voir les acheteurs.

— Que tu dis. Enfin essaye. Tu ne seras pas loin de la Buttais, et la ferme est toujours là si ça ne va pas.

CHAPITRE VI

EMPLOYÉE

Anne-Marie a pris possession de son emploi. Quelques jours de facile apprentissage lui ont suffi pour se mettre au courant et connaître les quatre « tables » qui constituent son domaine, sur lesquelles sont étalés, par catégorie, les divers objets offerts à l'attrait des acheteurs ; des

coffrets en peluche; des ronds de serviette revêtus de fausse nacre, des sacs à main en carton cuir; tous les bijoux de fantaisie, des colliers multicolores en galalithe; une camelote dorée et brillante, rarement utile, le plus souvent futile, mais si tentante pour les petites bourses.

D'ailleurs, une grande facilité pour se reconnaître dans la multitude de ces articles : tous étaient marqués en chiffres connus.

Les débuts d'Anne-Marie furent guidés par la vendeuse en pied, M^{lle} Lucienne.

C'était une grande fille brune, au teint olivâtre, maigre, dégingandée, qui savait sourire aux clients et leur parler d'une voix fluette.

Avec Anne-Marie, elle s'affirma bavarde et conta volontiers ses misères, sur un accent du terroir très caractérisé.

Son père naviguait au long cours, un terre-neuva. Depuis l'âge de quatorze ans, elle travaillait pour aider sa mère, qui lavait le linge chez des particuliers et avait encore cinq gosses à élever et à nourrir.

La paye de l'homme, jointe aux gages de la femme et de l'aînée, suffisait juste à faire vivre la famille entassée dans un taudis de deux pièces, rue des Petits-Degrés.

Lucienne mangeait chez sa mère, si l'on peut appeler *manger* de déjeuner d'un hareng saur coupé dans une salade d'oignons et de pissenlits, de diner d'une soupe aux crabes, pris dans les mares des rochers par les deux frères de dix et onze ans qui venaient après elle.

— Et le soir, vous allez vous promener? Danser peut-être? interrogea Anne-Marie, un peu troublée par le récit de cette existence de misère.

— Plus souvent, riposta Lucienne. Pour sortir, faut des sous et des nippes. Je n'en ai pas. Puis, à la maison, j'aide la mère à faire la vaisselle et à coucher les petits. Quand c'est fini, j'ai envie de dormir. Je me couche aussitôt. Ça économise la lumière.

— Mais, vous prenez bien tout de même des distractions ?

— Oui, tous les quinze jours, le dimanche, je vais en promenade avec le fils Hervé, mon « promis ». Nous ne nous marions pas encore, parce qu'il n'a guère d'argent, moi non plus. Enfin son père, qui est pêcheur et souvent malade, lui laissera peut-être sa barque. A ce moment, nous verrons si l'on peut se mettre en ménage. En attendant, Louis Hervé m'emmène promener du côté de la campagne. Ça lui change les idées de voir des arbres, puisqu'il est sur la mer tous les jours.

Par ces propos, Anne-Marie découvrait que chacun à ses goûts. Cette Lucienne et son « promis » paraissaient aimer la campagne. Elle, la détestait, même la campagne proche de la ville. Et pourtant, chaque soir, la jeune fille revenait à la Buttais. Le temps de ranger un peu les étalages et de les couvrir des toiles protectrices pour la nuit, elle se hâtait vers l'autobus qui la conduirait au bout de Saint-Servan. De ce terminus, il lui fallait encore vingt bonnes minutes de marche pour atteindre la ferme.

On l'attendait pour le souper. Et Anne-Marie, qui avait un solide appétit de campagnarde, mettait les bouchées doubles, se rattrapant quelque peu du fruste déjeuner pris dans un petit restaurant de Saint-Malo, voisin de la Poissonnerie.

Le rêve qu'elle avait formé, le casino, le cinéma, la danse, s'évanouissait devant les nécessités de cette vie journalière.

En allant chaque soir rapidement vers la porte Saint-Vincent, elle voyait bien les cafés de la place Chateaubriand allonger leurs terrasses regorgeant de monde jusqu'au milieu de la Chaussée; elle entendait le flon-flon des orchestres qui entremêlaient leurs airs durant l'apéritif; elle apercevait les écrans déjà posés des cinémas en plein vent, prêts à distraire le public du soir.

Tout cela n'était pas pour elle. Ne lui fallait-il pas revenir à la Buttais pour le souper ?

Elle avait ainsi la vision de la ville et de ses plaisirs. Vision fugitive, car il ne lui était pas donné d'en profiter.

Même le mouvement du magasin, qui, les premiers jours, l'amusait et l'intéressait, la laissait indifférente.

Des flâneurs des deux sexes, dont beaucoup regardaient sans acheter. L'entrée était libre.

Des clients opéraient une acquisition rapide. Les uns et les autres s'en allaient au dehors, jouir de la liberté : les vendeuses, elles, demeuraient enchaînées à leur comptoir.

Avec l'accoutumance, la profession révélait sa banalité, et les heures coulaient lentes.

Toujours le même spectacle. Toujours la marche rapide du surveillant, tournant autour des tables, les mains derrière le dos.

A vrai dire, cet homme n'était pas gênant ; il ne prononçait jamais une parole, ou si rarement, au passage, sans s'arrêter. Il promenait ses yeux fureteurs de droite et de gauche, s'assurant ainsi que tout était en ordre, tout marchait selon la règle.

Il n'était pas là pour son amusement : il faisait son métier.

Devant l'afflux des visiteurs, on avait dédoublé le rayon des articles de Paris. Anne-Marie était préposée à deux tables. Lucienne s'occupait des deux autres.

Un matin, quinze jours après sa venue, Anne-Marie, reçut sa première observation. C'était au milieu d'août.

La veille au soir, un orage avait éclaté sur la région juste au moment où la jeune fille venait de quitter l'autobus. Les rafales de pluie la cinglèrent au milieu de la route qui la menait à la Buttais. Elle arriva trempée. Elle changea sa robe traversée.

Le retour, le soir, sous la pluie, manquait de charme; la jeune fille venait de s'en rendre compte.

Jusqu'alors elle avait accompli le court trajet par le beau temps. Mais, si une période pluvieuse s'installait comme Legal, qui « connaissait le temps », semblait l'appréhender ?

Vingt minutes à pied sur les routes boueuses, sans même possibilité de s'abriter sous un parapluie, car, avec le vent, un parapluie ouvert est vite retourné.

La pluie tomba une partie de la nuit. Le lendemain matin, le ciel était redevenu clair; par contre, la température s'annonçait fraîche. Au surplus, la robe de la veille, une robe bleu foncé, n'était pas sèche.

Anne-Marie chaussa ses bottes en caoutchouc pour mieux marcher parmi les flaques des chemins mouillés. Elle revêtit une jupe de laine tricotée blanche, et un sweater beige sur lequel était brodé une ancre de marine de couleur rouge.

Comme à son habitude, elle partit à six heures pour gagner son magasin. Entre Saint-Malo et la Butte, il fallait bien compter deux heures, afin d'arriver exactement à l'ouverture.

Anne-Marie disposa son rayon pour la vente.

Lorsqu'elle eut achevé, elle vit le surveillant campé devant elle. Contrairement à son attitude habituelle, l'homme avait croisé les bras, jetant sur la jeune fille un regard courroucé.

Anne-Marie rougit et se demanda quelle faute elle avait bien pu commettre.

Le surveillant précisa :

— Cette toilette, mademoiselle... A quoi pensez-vous? Des bottes, une jupe blanche, et une ancre sur votre tricot, qui vous moule de manière exagérée. Mais, mademoiselle, ici, vous êtes une vendeuse, non une cliente, qui vient à Saint-Malo prendre des bains de mer. Avez-vous saisi la différence ?

Confuse, la pauvrete expliqua l'orage de la veille, l'incident fortuit qui l'avait obligée à revêtir les vêtements incriminés.

— Tout cela, c'est très joli, reprit le surveillant d'un ton bourru. Mais si, pour votre malheur, le chef du personnel passait dans les magasins, il vous congédierait sur l'heure, et [il m'infligerait une sévère admonestation.

« Tenez, mademoiselle, prenez une heure ; retournez chez vous, procurez-vous une tenue plus conforme à votre condition. Ici même, à Saint-Malo, vous avez bien des amies en ville ? Enfin, débrouillez-vous. Pendant votre absence, Lucienne s'occupera de vos tables. Mais moi, je ne veux plus vous voir attifée en demoiselle de plage.

Anne-Marie ne répliqua rien. Elle était bouleversée par le ton véhément des reproches, surtout par la perspective d'être renvoyée. Quelle humiliation !

Elle obéit à l'injonction du surveillant.

Une fois sur le seuil du magasin, elle renonça à retourner à la Buttais. Elle n'avait pas le temps matériel pour effectuer le trajet aller et retour. Puis sa robe bleue ne devait pas être mettable. Sa mère devait l'avoir étendue à sécher sur une corde au dehors, puis elle la lui repasserait pour lui rendre la forme première.

La vendeuse n'avait pas d'amies susceptibles de l'obliger. Une seule chose possible, trouver chez un confectionneur une robe de teinte sombre, acheter des souliers bon marché, des bas noirs. Cela lui servirait toujours. Heureusement elle possédait un peu d'argent sur elle.

A bon compte, elle se procura une robe de serge noire à sa taille, une paire de souliers bas en solde remplacèrent les bottes ; des bas de coton noirs complétèrent la tenue sévère.

Elle fit faire un paquet des vêtements indésirables.

Habillée de neuf, elle se présenta devant le surveillant,

— A la bonne heure, daigna approuver ce dernier, vous voilà convenable.

« Vraiment, je ne sais pas ce qui vous a passé par la tête. Reprenez votre vente et ne motivez plus d'observation.

CHAPITRE VII

UN CLIENT SÉRIEX

Cette première algarade sembla devenir pour la jeune fille le début d'une mauvaise période.

Fut-ce parce que, sans le vouloir, elle venait d'attirer l'attention, alors que, sa tâche accomplie sans bruit, elle était jusque-là passée inaperçue ?

En tout cas, le surveillant sembla s'acharner à prendre la vendeuse en faute.

Un jour que, fatiguée, elle s'était assise sur un escabeau apporté là par hasard, le surveillant fulmina :

— Vous êtes assise ? Vous devez bien savoir que c'est défendu pendant les heures de service. Est-ce que je m'assieds, moi ?

— Mais, monsieur, il n'y a pas de client depuis un moment.

— Pas de client ? Et vous vous imaginez alors que vous n'avez plus rien à faire ?

Le surveillant saisit une boîte de peluche et la tapota.

— Constatez cette poussière qui macule la boîte. Alors, vous ne pouvez pas l'enlever ? Soignez votre marchandise ! Et ces colliers emmêlés, sont-ils présentables ?

« Allons, mademoiselle, au lieu de vous asseoir, vous devriez parer votre étalage. Quand on veut s'occuper, il y a toujours à faire.

Anne-Marie se leva.

Mais le lendemain après-midi elle éprouva une surprise et une gêne. Devant elle venait de s'arrêter Gaston Jérôme, le laitier du carrefour de la route de Dol.

Le grand garçon était chargé de cartons et de paquets.

— Comment, vous ici, mamz'elle Anne-Marie ?

— Mais oui.

— Vous avez donc quitté la Buttais ? Le papa ne me l'a pas dit.

— Je ne l'ai pas quittée, puisque j'y rentre tous les soirs.

— Ah ! mais, qu'est-ce que vous faites en ville ?

— Vous le voyez, je m'occupe. A la maison, tout le monde travaille. A mon âge, je ne voulais pas rester à rien faire.

— Il ne manque pas de travaux aux champs ; je parle de travaux gentils, convenant à une demoiselle comme vous.

» Par exemple, cultiver des fleurs : à la saison, les fleurs sont de bonne vente. Et à la Buttais, la terre est riche : ça pousse tout seul ; suffit d'écarter les limaces et les pucerons.

— Vous dites vrai, monsieur Jérôme, mais si j'aime bien les fleurs, je n'aime pas la campagne.

Le grand garçon dodelina la tête.

— Dommage. Car la campagne fait vivre, autant et plus que le commerce. Et chez moi, par exemple, c'est la campagne si vous voulez, parce qu'elle est autour. Mais c'est aussi la mécanique, autant qu'à la ville.

— Oui, je sais. Comme l'assure papa, vous êtes devenu un industriel.

— Legal exagère sans doute. Il est vrai que j'ai trouvé un bon métier, qui n'abîme pas les mains... Mes machines travaillent pour moi.

Ingénument, il montrait ses mains, un peu fortes, mais aux ongles soignés.

La jeune fille ne put se défendre d'une comparaison avec les mains calleuses, déformées, de son père.

— Un dimanche après-midi, venez donc voir ma cambuse, un jour que vos parents pousseront jusque-là.

« Vous vous rendrez compte de la façon dont on travaille le lait aujourd'hui. Dame, ce n'est plus la baratte de nos grand'mères. On place le lait dans des cuvettes rondes, en marbre... Crr... Un commutateur déplacé et le courant électrique fait tourner de palettes des bois. Le beurre se fabrique tout seul. On n'a plus qu'à le recueillir, l'essorer, le mettre en motte, ou en paquets, l'enfermer dans des caisses à claire-voie. Ce sont encore les machines qui opèrent les trois quarts de la besogne. N'empêche que j'occupe plus de vingt femmes pour la manutention, sans compter sept garçons pour soigner les vaches et aller ramasser le lait dans les fermes voisines.

Mes bâtiments ne suffisent plus : je suis obligé d'en prévoir d'autres qui vont être construits l'hiver prochain. L'architecte m'a soumis les plans ; je les ai approuvés. Cela donnera un peu d'ouvrage au pauvre monde après la saison.

« Et, si je m'écoute, je serai peut-être forcé de construire d'autres bâtisses pour « faire » les primeurs en boîtes.

— Vous voyez bien que papa n'exagère nullement lorsqu'il assure que d'ici quelques années vous serez devenu un gros monsieur du pays.

Jérôme soupira :

— Si l'argent fait le bonheur, j'en gagne plus que j'en ai besoin... J'ai de la chance, voilà tout. Et feu mon père serait bien étonné s'il pouvait voir son ancienne ferme d'où il partait chaque matin pour aller porter ses bidons de lait à Saint-Servan.

« Maintenant, des courtiers, des messieurs en jaquette, viennent à moi sans que je me dérange. De la chance, sûr... Pas toutes les chances, pourtant.

Et avec une mélancolie plus accentuée, le laitier-marchand de beurre poursuivit :

— Il me faudrait une femme pour surveiller mon personnel, une femme un peu instruite, qui pourrait donner un coup de main à la correspondance. Tout seul, je n'y arrive plus : j'ai beau me lever à quatre heures du matin et me coucher à minuit. Je suis obligé de prendre un contre-maître et un comptable... Mais je souhaiterais une personne de confiance, à qui je puisse raconter mes affaires, qui soit bien dans les intérêts de la laiterie... Or, pour ce rôle, il n'y a guère qu'une femme légitime...

— Mariez-vous ! prononça Anne-Marie, pâlisant au son de ses propres paroles.

— Pour se marier il faut être deux.

— Oh ! vous trouverez facilement.

— Vous croyez, vous, mademoiselle Anne-Marie ? L'oiseau rare, il ne vole guère dans nos champs.

— Alors, cherchez à la ville ; si vous ne le trouvez pas, vous trouverez des distractions.

Gaston secoua la tête.

— M'amuser, je n'en ai ni le goût ni le temps.

— Bah ! en été, les jours sont longs. Vous avez le casino, le théâtre, les cafés de la place.

— Rarement je vais au café, seulement pour les affaires.

— Vous êtes un jeune homme comme il n'y en a plus. Vous vieillirez vite.

— Cela se peut.

— Réagissez. Mais, après tout, c'est sans doute ce que vous avez entrepris, puisque vous voilà à la ville.

— Seulement pour les courses urgentes.

Comme justification, il fit montre des paquets qui l'encombraient.

— Des complets de toile, un peu de linge. J'use vite, puisque je n'ai pas de femme pour entretenir mes frusques.

— Vous appelez ça des frusques.

— Mettons des habits. Aux Grands Magasins de la Côte, on trouve tout ce que l'on veut, sans avoir besoin de courir dans trente-six boutiques.

— Vous vous encombrez de ces achats? Vous savez qu'on aurait pu porter à domicile : la maison a deux voitures de livraison.

— Je sais. Mais j'ai mon auto sur l'esplanade. Je ne suis pas manchot : je puis bien « coltiner » mes paquets jusqu'à... Ah ! à propos, j'ai une deuxième automobile... Un faux cabriolet. L'autre, la fourragère que vous connaissez, suffit tout juste au service de la laiterie.

— Mes compliments.

— Une voiture de bourgeois. Je n'en suis pas plus fier pour cela : mais derrière il y a un grand coffre. La chasse ouvrant bientôt, on peut y mettre une paire de chiens.

— Vous chassez?

— Dame oui, si j'ai le temps et si je trouve du gibier. Je connais déjà quelques lièvres et trois compagnies de perdreaux. Je parviendrai peut-être bien à les « crocher ». Alors, vous me permettrez d'envoyer un lièvre à la Buttais.

Gaston jeta les yeux sur le comptoir.

— Vous avez de belles choses là-dessus. Justement, il me faudrait un bracelet de cuir pour mettre ma montre.

Le laitier fit choix d'un porte-montre en simili-daim gris et de beaucoup d'autres objets.

— Cela va faire combien?

— Trente-trois francs quarante-cinq, calcula Anne-Marie qui avait rédigé la fiche.

— C'est pas cher.

— Vous trouvez? Si tous les acheteurs dépensaient autant, le rayon serait vide avant la fin de la journée.

« Vous payez à la caisse, je vous accompagne.

La vue des achats effectués apaisa le surveillant, qui s'était arrêté et observait Gaston Jérôme sans bienveillance.

Il commençait à trouver que la conversation entre le jeune homme et la vendeuse se prolongeait plus que la bienséance l'autorisait.

Enfin le jeune homme s'était comporté en client : il n'y avait rien à dire.

Le surveillant reprit sa marche d'ours en cage. Mais, en passant devant Anne-Marie, qui avait repris sa place devant le comptoir, il glissa de biais un regard sournois vers la jeune fille.

Les jours qui suivirent, Gaston Jérôme revint souvent aux Grands Magasins de la Côte. Sans doute avait-il besoin des objets exposés aux Articles de Paris, car il procéda à maintes acquisitions.

Était-ce pour trouver un prétexte d'échanger quelques propos avec Anne-Marie, vendeuse avenante et toujours à son poste ? Qui eût pu le dire ?

Cette insistance à visiter le comptoir n'échappa pas à la jeune fille.

— Il est pourtant beau garçon, ne put-elle s'empêcher de constater. Mais pourquoi habite-t-il la campagne, lui qui est libre ?

CHAPITRE VIII

LA CHAMBRE DU PLACITRE

Comme l'avait prédit le fermier Legal, météorologiste des champs, le temps s'était mis à la pluie.

— C'est fameux pour la terre, marmonnait le campagnard en suivant les gros nuages noirs que le noroué poussait dans le ciel.

C'était moins favorable aux allées et venues d'Anne-Marie, qui, chaque jour, matin et soir, subissait l'alternance de grosses ondées et de pluie fine.

A peine si les deux costumes « convenables » pour sa situation de vendeuse avaient le temps de sécher.

De plus, la jeune fille subissait le soir une réelle fatigue, qui la poussait vers son lit aussitôt après le souper.

Était-ce le grand air auquel elle avait été habituée depuis son enfance qui lui faisait défaut dans le milieu confiné des Grands Magasins, où elle se trouvait enfermée tout le jour? Était-ce la répétition des doubles trajets effectués par le mauvais temps, sur la route boueuse?

En tout cas, les circonstances poussèrent Anne-Marie à nourrir le projet encore vague qui sourdait en elle : prendre une chambre en ville, éviter ainsi la fatigue et le désagrément du retour journalier à la Buttais.

En quittant le magasin, elle serait à même de goûter un repos immédiat si elle en ressentait le besoin.

Également, elle pourrait sortir, si elle se jugeait dispose.

On était arrivé au milieu d'août. En dépit des projets caressés par la jeune fille, pas une fois encore elle n'avait eu l'occasion de profiter de son séjour à la ville pour se distraire.

Avec de la fatigue en plus, elle s'était contrainte à mener une existence analogue à celle qu'elle comptait fuir, lorsque les longues journées de la Buttais la tenaient rêveuse, dans sa chambrette blanche, ou sur le banc au beau panorama qui longeait le mur sud de la ferme.

« Il en serait autrement, pensait-elle, en habitant Saint-Malo, tout au moins pendant la période où l'animation était grande, le casino ouvert, les baigneurs avides des plaisirs offerts. »

A vrai dire, le projet développé par Anne-Marie à la fin du souper ne rencontra pas devant le père l'entier assentiment qu'elle escomptait.

— Je conçois, ma petiotte, que les voyages matin et soir sont durs, surtout avec la pluie. Ah! si j'avais une belle auto comme le gars Jérôme, je n'hésiterais pas à te conduire et à venir te chercher le soir pour t'éviter la fatigue.

« Une chambre en ville... Je me place à ton point de vue, pas au nôtre, bien sûr! cela va te coûter des argents. Et tes gages déjà justes n'y suffiront pas... Mais je veux point que tu sois dans la peine : je te paye ta chambre, à condition que tu ne te priveras de rien pour le souper.

« Depuis quelque temps, t'as plus gros appétit. N'empêche qu'il faut mettre du charbon dans la machine pour qu'elle marche.

« Donc, tu me promets de manger à ta faim... et puis encore de venir nous voir deux fois par semaine.

— Je te promets, mon bon papa.

Et fièrement elle ajouta :

— Mais j'aurais honte de te mettre dans les frais. Simplement, je prendrai sur mon livret de caisse d'épargne, de l'argent qui dort.

— Si tu veux, ma fille.

Le fermier n'ignorait pas qu'Anne-Marie possédait en propre un livret de caisse d'épargne pour cette raison qu'il avait soin de l'alimenter par des versements aux étrennes, à l'anniversaire de la naissance, à la Sainte-Anne, sa fête, et à la récolte quand elle était bonne.

Ainsi Anne-Marie pouvait-elle disposer de trois mille sept cents francs.

Dans l'esprit du fermier, cette réserve devait servir aux « affutiaux » dont sa fille pourrait avoir envie au moment de sa noce...

Bah! elle le dépenserait, on en remettrait d'autre.

Donc, le fermier n'approuvait guère l'idée de la chambre, mais, selon son habitude, il ne s'opposait pas. Anne-Marie était libre.

Déjà la jeune fille avait commencé les approches en vue

de réaliser son désir. Elle s'en était ouverte à Lucienne, sa camarade de comptoir.

Sans trop l'encourager, celle-ci ne l'en avait pas dissuadée.

— Dame, si j'étais à votre place, peut-être bien que je regagnerais chaque soir ma gentille chambre de la ferme. Mais je ne suis pas à votre place, je n'ai jamais eu de chambre à moi.

« Alors, si c'est une volonté à vous, voyez donc la mère Ramel, la logeuse de la place du Placitre ; elle vous indiquera ce que vous souhaitez.

En écourtant son repas de midi, Anne-Marie avait fait un saut jusqu'au Placitre.

La mère Ramel habitait le rez-de-chaussée d'une grande maison très vieille qui lui appartenait, disait-on, car la bonne femme passait pour riche.

— Vous « espérez » une chambre, ma petite, dit-elle à Anne-Marie. Dame ! c'est point le moment, rapport aux étrangers qui s'entassent dans la ville et l'encombrent, jusqu'à la fin du mois... Des chambres, j'en ai refusé plus de cent. Il n'y en a plus. Le mois prochain peut-être. Pensez donc que nous arrivons au 17 août.

La mère Ramel marqua un silence sur ces paroles fort peu encourageantes.

La jeune fille trouva ainsi l'occasion de jeter un coup d'œil sur ce logis très sale et malodorant.

Des reliefs d'un déjeuner. Une cafetière, dont la vieille semblait faire un copieux usage, car elle se versait des tasses du noir breuvage où il y avait bien un peu d'alcool, de l'eau-de-vie blanche ; le fameux « mique », selon le vocabulaire du pays, qui mijotait dans la cafetière tenue au tiède sur un réchaud à pétrole dont la mèche baissée empestait.

Sur la cheminée, des images de piété, des photographies, une statue en plâtre peint de Notre-Dame-d'Auray.

Sous un globe gris de poussière, sur un coussin de velours

rouge, une couronne de fleur d'oranger, celle de la mère Ramel, car celle-ci était une veuve authentique; elle avait convolé en justes noces quelque cinquante ans auparavant.

Un chat jaune et noir juché sur l'édredon rouge du lit ajoutait à sa manière ses relents à ceux de cette sentine.

Déjà désabusée, Anne-Marie se disposait à sortir au grand air, lorsque la vieille la fit asseoir d'un geste.

— J'y pense, ma fille. Ici même, dans la maison, j'ai peut-être votre affaire. Une petite chambre au *cintième*, mais pour une jeunese comme vous qui a de bonnes jambes, c'est fait sur mesure.

« Voulez-vous voir? Nous n'irons pas trop vite dans l'escalier rapport à mon asthme.

L'escalier! C'était un colimaçon obscur, par lequel on accédait aux étages. De loin en loin, une ardoise de la cage était remplacée par une vitre poussiéreuse qui apportait un éclat atténué de la lumière de la cour adjacente.

Heureusement pouvait-on se guider à l'aide de la corde servant de rampe, une corde noirâtre, poisseuse de par les mains des générations qui y avaient trouvé appui.

La mère Ramel s'élevait lentement, faisant gémir les marches de bois creuses sous le poids de sa grosse personne. Elle s'encastrait entre les parois de la cage; avec la corde, ce contact l'aidait à maintenir son équilibre.

Puis elle avait l'accoutumance de son escalier.

En haut, sous le toit, une lucarne était percée, apportant un jour cru à son étroit palier. Deux portes de bois, mal jointes, qu'on eût dit faites de couvercles de caisses. Sur l'une, une grosse clé.

La logeuse ouvrit :

— Voici la chambre, prononça-t-elle.

Un lit de fer étroit, d'intérieur douteux, une commode, un support peint, où s'encastrait une minuscule cuvette

sur laquelle reposait un pot à eau ébréché; une descente de lit montrant la trame. Et surtout, la tapisserie des murs, où jadis s'étaient imprimées des fleurettes jaunâtre sale, avec des taches de sang séché. Les habitants de taudis eussent déterminé la nature de ces taches : des punaises écrasées.

Cela sentait la pharmacie et le renfermé.

L'impression première d'Anne-Marie s'avéra pénible.

Quelle différence entre ce piètre meublé et sa chambre de la Buttais, si propre, si blanche dans ses rideaux de tulle !

Nonobstant, la mère Ramel entreprit l'éloge de la location.

Elle avait soulevé la tabatière faisant office de fenêtre. Une bouffée d'air frais pénétra heureusement dans le logis.

— Voyez, ma petite demoiselle, cela donne sur la place. Et d'ici, vous avez vue sur la mer et sur la campagne.

Cette affirmation, prise à la lettre, se trouvait véritable.

En effet, entre deux cheminées qui s'érigeaient au faite d'une maison, de l'autre côté de la place, des cheminées de granit hautes pour favoriser le tirage, des cheminées comme on en voit seulement à Saint-Malo, on apercevait, comme à travers un créneau, un morceau de mer, avec, plus en arrière, des frondaisons qui devaient être les arbres de la Vicomté.

Vue sur la mer !

Mais la vieille femme continuait son boniment :

— C'est simple, mais très tranquille. Vous serez chez vous. Sur le palier vous n'aurez qu'un ménage, du bon monde d'ouvriers, la femme est employée à la fabrique de sacs de pommes de terre; l'homme travaille chez un importateur de charbon. Ils se disputent un peu quand l'homme rentre bu. Mais faudra pas vous effrayer du tapage, ni des odeurs de cuisine.

« Entre voisins, on se doit des égards.

— Combien la chambre? demanda Anne-Marie.

La logeuse se fit d'abord réticente et verbeuse.

— Dame, je l'ai refusée, pas plus tard qu'il y a deux jours, à une dame parisienne. Et ce matin même à un mécanicien des travaux du port, parce qu'il a de gros souliers et ferait du bruit en montant l'escalier. Pour vous, ma petite, qui êtes tranquille, je vous arrangerai un prix au-dessous : tenez, 150 francs par mois, payables d'avance, comme d'usage. Et dans tout Saint-Malo, vous ne trouverez pas un garni aussi bien pour le prix, surtout au fort de la saison.

Pour le prix! Elle disait vrai, la vieille logeuse; telle quelle, au mois d'août, cette chambre eût été très bien payée 70 francs.

— Faites-moi seulement réponse pour demain; je vous garde la chambre jusque-là, mais je n'en suis pas embarrassée. Dix locataires pour un vont se la disputer.

— Je vous ferai réponse, madame.

— Je suis sûre que ce sera oui, et que vous m'apporterez l'argent... Et puis, vous serez chez vous, ma petite, vous ferez ce que vous voudrez; vous rentrerez à l'heure qui vous plaira. Attention seulement au feu, avec les chandelles ou les allumettes.

« La porte du bas est toujours ouverte, nuit et jour.

Anne-Marie jugea inutile de signaler la précarité du logis, ni de discuter le prix.

Elle avait vu; elle rendrait réponse.

CHAPITRE IX

LE LOUP ET L'AGNEAU

Anne-Marie regagna les Grands Magasins encore hésitante.

Un peu étourdie devant la résolution à prendre définitivement, elle voyait les chalands circuler comme des ombres.

— Par exemple ! Je ne me trompe pas... Vous ici, mademoiselle Legal.

Elle sursauta et reconnut le visiteur qui l'appelait par son nom.

C'était M. Mardrec, l'agent d'affaires.

Brièvement, elle expliqua sa présence aux Grands Magasins de la Côte.

— Parfait ! parfait ! opina Mardrec, avec un sourire chafouin.

« C'est quand on est jeune qu'il convient d'apprendre.

Usant de mots flatteurs, il sut louer l'esprit de décision de la jeune fille.

— Pour connaître la vie, il faut essayer de tout voir, la ville après la campagne. M. Legal a dû vous encourager à venir à Saint-Malo ?

— Oui et non, vous connaissez papa, confessa Anne-Marie, il aime les champs.

— Un bien digne homme, renchérit Mardrec joignant les mains... Mais il sait que vous êtes ici ?

— Bien sûr. A telle enseigne que, chaque soir, après mon travail, je rentre à la ferme.

Prudent comme un renard, Mardrec savait désormais que la fille Legal n'était pas partie de chez elle contre la volonté de ses parents.

— Faut toujours honorer ses pères et mères, prononça-t-il sentencieux.

— C'est mon intention. Mais, tout de même, d'aller et venir chaque jour jusqu'à la Buttais, cela crée de la fatigue.

« Aussi, j'ai un vague projet...

Anne-Marie eut l'idée de confier à Mardrec son intention de prendre un logement à Saint-Malo : après tout, un homme d'affaire avait l'habitude de conseiller. Il ne pouvait être que de bon conseil.

La jeune fille expliqua qu'elle était d'accord avec son père sur le principe.

Elle parla de la chambre qu'on lui offrait. Le local ne lui plaisait qu'à moitié.

Elle hésitait.

Hochant la tête, Mardrec l'écouta ; puis, du ton grave de l'avocat qui donne une consultation :

— Hum ! Cent cinquante francs par mois, c'est un peu cher... Il est vrai qu'au mois d'août les prix augmentent.

— Mais je prétends n'imposer à papa aucune charge supplémentaire, se récria Anne-Marie. J'ai mon livret de caisse d'épargne... de l'argent bien à moi.

Cette annonce parut intéresser prodigieusement Mardrec. Et d'une voix qu'il s'efforça de rendre neutre :

— C'est d'une bonne fille. L'argent est dur à gagner. Il ne faut pas trop charger des parents qui travaillent.

La jeune fille lança encore cette affirmation, d'un ton un peu fier :

— A côté de mon livret, j'ai de l'argent de poche qui me permettra de régler mon mois d'avance et de vivre plus d'une semaine avant d'aller à la poste.

— Et combien avez-vous sur votre livret ?

— Trois mille sept cents francs, déclara-t-elle.

A l'annonce de ce chiffre, Mardrec eut peine à retenir un haut-le-corps. Puis, paterne :

— Dans ces conditions, c'est tout différent. Je vous engage à ne pas risquer de voir partir la location proposée. Dites oui le plus tôt possible.

« Et, j'y pense, vous n'aurez peut-être pas besoin d'entamer vos économies présentes... Je puis vous obliger. Venez donc me voir demain à mon bureau, à la fin de la matinée. Je vous y attendrai à midi et quart. M. Mardrec, 146, rue Jacques-Cartier, au rez-de-chaussée. Vous verrez ma plaque sur la porte. Pas d'erreur possible. Et, mieux qu'ici, nous causerons.

— Merci, monsieur Mardrec.

— Ne me remerciez pas tout de suite. Mais retenez la chambre pour qu'elle ne vous échappe pas... A demain.

Mardrec s'en alla après un salut très digne.

Le lendemain matin, Anne-Marie prit un peu d'avance. A 7 heure et demie elle était au Placitre, chez la mère Ramel.

La vieille se levait avec le jour.

— Je viens pour la chambre, dit-elle.

— Ah! je savais bien que vous la prendriez, ma belle, et vous avez raison. Désirez-vous monter et la revoir?

— Non, je n'ai pas le temps. J'apporte la somme pour le mois d'avance.

— Très bien. Ce sera une affaire réglée. Et vous serez chez vous à partir de midi, si vous voulez.

La jeune fille sortit les cent cinquante francs.

— Il y a encore sept francs pour le papier de location et les frais de timbre. Car vous pensez bien que je vais vous donner un reçu.

En effet, la logeuse remplit la formule d'un registre à souche, détacha la demi-feuille sur laquelle elle avait collé un timbre de quittance de vingt-cinq centimes.

Anne-Marie avait aligné les sept francs supplémentaires, petite carotte de la mère Ramel qui voyait bien avoir affaire à une enfant inexpérimentée.

Nantie de son reçu, la jeune fille se hâta vers son magasin.

A midi dix, elle fut exacte au rendez-vous fixé par Mardrec.

Sur une porte, dans le couloir de l'immeuble, elle découvrit sans peine la plaque émaillée portant :

Cabinet d'affaires.

H. MARDREC ET COMPAGNIE.

Assurances Européennes.

Agent Régional.

Légèrement intimidée, Anne-Marie frappa.

— Entrez ! cria une voix bienveillante.

Mardrec accueillit la jeune fille avec un sourire.

Il était assis devant un bureau usagé, en acajou, encombré de dossiers et de paperasses.

Tout autour des murs, des casiers, dans lesquels s'accumulaient des documents poussiéreux.

Et aussi des plaques de la compagnie d'assurances, des affiches collées sur toile, d'allure officielle.

Tel était le bureau d'affaires dans lequel Mardrec trônait chaque jour ouvrable de midi à 2 heures. Car le reste du temps, le bureau était le siège de la Compagnie d'assurances, et Mardrec disparaissait pour céder la place à l'agent ou à son commis.

L'homme d'affaires ne payait pas de loyer, mais il gardait le bureau aux heures de fermeture, et il notait sur un agenda les clients susceptibles de se présenter au titre de l'assurance.

Enfin, Mardrec avait fourni et fait poser la plaque de la porte.

C'était à peu près sa seule contribution au « bureau » commun. Mais ce décor lui permettait de recevoir les rares gens qui avaient l'imprudence de confier leurs intérêts à l'homme d'affaires.

— Asseyez-vous, mon enfant, fit Mardrec en indiquant une chaise à la visiteuse. Eh bien?

— J'ai conclu la location.

Elle tendit le reçu rédigé par la mère Ramel.

Il l'examina d'un air entendu :

— Tout cela est en règle... Et votre livret de caisse d'épargne?

— Le voici.

Mardrec saisit le document et le parcourut d'un œil attentif.

Puis, après avoir marqué un silence, semblant brusquement se décider :

— Je veux vous être utile, mon enfant. Je vais vous faire une révélation, mais promettez-moi de n'en parler à personne. Un de mes amis de Rennes, un homme considérable de la politique, monte une affaire de pêche dans les principaux ports de Bretagne.

« La semaine prochaine, il doit fonder une société par actions, doublant d'un seul coup le capital initial, déjà constitué. Par faveur, je puis lui demander de prendre en plus les 3.700 francs de votre livret. Il vous les restituera en actions de valeur à peu près triple, actions immédiatement négociables. Ce qui fait en somme que, pour 3.700 francs, vous pourriez toucher dans la quinzaine 9000 francs en chiffre rond.

« Il vous sera loisible de reconstituer la somme initiale sur votre livret; et il vous restera encore plus de 4 000 francs pour payer votre chambre et faire ce que vous voudrez sans qu'il en coûte un sou à votre famille ni à vous-même.

« Avez-vous bien compris l'intérêt de ce placement?

— Oui. C'est fort avantageux. Trop peut-être, car cet argent sera acquis sans peine.

Mardrec haussa les épaules :

— N'ayez aucun scrupule, mon enfant. Les affaires sont

les affaires. Vous m'êtes sympathique : autant vous qu'un autre pour en profiter.

« Une seule condition, comme je vous l'ai dit au début : n'en parler à personne. Car vous êtes assez intelligente pour comprendre que des affaires aussi fructueuses ne rendraient plus si elles devenaient le secret de polichinelle.

— Je ne dirai rien.

— Pas même à votre père. Ce ne serait pas très délicat de lui laisser entendre que vous pouvez vous passer de ses offres généreuses et que l'ami Mardrec s'est compromis pour vous être utile et agréable.

« Donc, que la chose demeure entre nous deux. Filez vite à la poste ; rédigez la formule demandant le retrait de vos fonds. D'ici deux ou trois jours, vous aurez l'argent. Apportez-le-moi. Le reste, j'en fais mon affaire.

Anne-Marie suivit ponctuellement les instructions de M. Mardrec.

Deux jours plus tard, le guichet de la poste lui remettait le montant de son dépôt, 3.700 francs.

Elle apporta la somme à M. Mardrec, qui la plaça négligemment sous une pile de papiers.

— Bon, avant huit jours, vos billets auront fait des petits.

« Sauvez-vous vite pour déjeuner, ma fille !

Remerciant encore, la jeune fille se retira.

A peine fut-elle partie que Mardrec reprit la liasse, l'empocha et fit entendre un ricanement !

— Bien travaillé, mon bon Mardrec, monologua-t-il, s'adressant ce compliment à lui-même. Pour la peine, tu vas t'offrir un déjeuner fin à l'*Hôtel du Monde*, avec une bonne bouteille... Bah ! ce croquant de Legal a du bien au soleil. Il ne laissera jamais sa fille dans l'embarras. Prochainement, il vendra sa récolte de pommes.

En attendant, je vais porter la santé des bonnes « poires ».

CHAPITRE X

SAISON BALNÉAIRE

Sur ces entrefaites, Anne-Marie prit possession de la chambre de la place du Placitre.

Dañs trois cartons, elle avait apporté ses affaires, déclinant les offres de son excellent père qui se disait prêt à la conduire à la ville avec sa malle et à l'emménager.

Elle s'était contentée de décrire sa chambre avec vue sur la mer, sous des couleurs sans doute exagérées. Mais elle ne tenait nullement à ce que le père pût se rendre compte *de visu* de la précarité du logis.

Enfin elle possédait son *chez elle*, se voyait libre de ses soirées.

A vrai dire, les deux premiers jours, elle regagna sa demeure après le souper, alors qu'il faisait encore jour. Elle éprouvait une grande lassitude d'être restée sur ses jambes toute la journée. Elle ne se sentait pas le cœur à s'habiller et à sortir.

Puis elle avait assez d'occupation en rangeant ses robes dans la commode. Ne lui fallait-il pas le temps d'organiser sa vie?

Le lit était médiocre. Un matelas de varech. Mais, à vingt ans, on n'est guère difficile pour le coucher. Anne-Marie eût dormi sur une planche.

Au mois d'août, sous les toits, il faisait chaud, trop chaud, et la jeune fille tenait le vasistas grand ouvert. L'air frais de la nuit lui permettait de respirer à son aise.

De la Buttais, elle avait apporté son réveille-matin.

Mais, au lieu de 5 heures, elle pouvait mettre le timbre

sur 6 heures et demie. Une heure trente de gagnée pour le sommeil. C'était toujours autant.

Elle faisait une toilette rapide, puis pénétrait dans un petit café de la place. Pour son premier déjeuner, elle prenait un boi de lait et une tartine beurrée. Mais, ce n'était plus le bon beurre frais, ni le bon lait crémeux de la Buttais.

Le lait, servi par le petit café, se trouvait copieusement arrosé; le beurre jaune, à demi fondu par la chaleur, avait goût de rance.

Bah! inconvenient de la ville, la ville en pleine saison où les denrées diverses qui, en temps normal, suffisent à vingt mille habitants, doivent être partagées entre cent mille.

Ensuite, c'était le tohu-bohu des grands magasins, où la foule estivale se pressait du matin au soir.

Kaléidoscope amusant par sa variété, mais combien éreintant d'autre part.

Au petit restaurant voisin de la *Poissonnerie*, même affluence et difficulté accrue de se faire servir. Non pas que la nourriture fût plus copieuse, bien au contraire; mais les trois bonnes s'efforçaient de donner satisfaction à tous. Et les passagers qui commandaient à la carte, qui consommaient des parts de langouste, jouissaient d'un droit de priorité sur les pensionnaires habituels.

En fin de compte, Anne-Marie avait à peine le temps d'avaler les trois plats d'un déjeuner médiocre, une bouchée par plat, que l'heure arrivait de rejoindre son comptoir.

Le soir, pour le souper, le temps la pressait moins; mais elle n'avait guère d'appétit et expédiait son repas encore plus vite.

Sur l'incitation de Lucienne, elle s'était décidée à faire comme les autres, à acheter un pliant, lui permettant d'aller le soir s'installer sur la place Chateaubriand devant l'écran d'un des cinémas. Spectacles gratuits devant les-

quels se bousculaient tous les habitants de Saint-Malo, qui ne voulaient pas subir les tarifs des terrasses des cafés.

C'était bon pour les baigneurs que de s'entasser les uns sur les autres sur des chaises pliantes pour payer un bock 4 francs et une glace 7 francs.

Mais Anne-Marie trouvait un autre attrait que la gratuité des films. Elle n'avait pas besoin de s'habiller pour se confondre dans la foule de la place. Puis, sans encore se l'avouer, la jeune fille éprouvait une satisfaction à fuir le plus possible sa chambre torride et à n'y rentrer que pour dormir.

Malgré ses résolutions antérieures, le temps passait sans qu'elle ait encore mis les pieds au casino.

Pourtant, elle savait que, chaque soir, on y dansait. Et Anne-Marie aimait la danse, quoi qu'elle en ait dit à Gaston Jérôme, et bien que l'occasion ne lui ait pas été fournie souvent de pratiquer l'art de Terpsichore.

Elle fut incitée à sortir précisément un soir où elle comptait se reposer.

A travers la cloison de sa chambre, au moment où elle se disposait à se mettre au lit, un effroyable vacarme éclata dans le logis des voisins.

A vrai dire, Anne-Marie avait déjà maintes fois surpris des propos de disputes. Mais ces bruits s'éteignaient assez vite. Les voisins, l'homme et la femme, qui avaient travaillé tout le jour, cédaient au besoin de s'assoupir.

Cette fois, les éclats de voix s'accrourent. Une station trop prolongée au cabaret était-elle la cause initiale des injures proférées de part et d'autre, à la façon des héros d'Homère?

En tout cas, des gros mots fusaient, des coups s'échangeaient; les enfants, réveillés par la bagarre, faisaient entendre leurs glapissements aigus.

Puis, à leur tour, les ustensiles de ménage, la vaisselle, furent mis en branle. Alternant avec les jurons, retentis-

sait le fracas des verres et des assiettes mués en projectiles.

Anne-Marie jugea que le seul moyen d'échapper aux vociférations croissantes consistait à s'éloigner du champ de bataille.

Elle revêtit une robe rose à dentelle blanche, passa des bas de soie, chaussa des souliers à hauts talons.

Elle dégringola les étages en prenant soin de ne pas se heurter à la cloison pour ne pas se salir. Puis elle se dirigea vers le casino.

Dix heures sonnaient à la cathédrale lorsqu'elle parvint devant la façade illuminée.

Toutefois, une émotion l'étreignit au moment de pénétrer sous la rotonde où un jazz rythmait les ébats des danseurs.

Oserait-elle entrer seule?

Elle s'arma de courage et profita de l'arrivée d'une bande nombreuse pour se glisser à sa suite.

Personne n'avait songé à la remarquer.

Le temps de confier son manteau au vestiaire, et elle pénétra dans la salle, à la faveur d'une lueur atténuée, qui laissait briller les seules ampoules mauves.

Pour se comporter comme les autres, elle prit place à une table.

A un garçon qui parut elle commanda une citronnade.

De nouveau la grande lumière brilla, et la danse reprit.

Il ne fallut pas très longtemps à la jeune fille pour reconnaître que personne ne lui prêtait attention.

Elle put étudier ce milieu fort nouveau. Elle fit ses remarques. Ainsi, presque toujours les mêmes couples dansaient ensemble. A peine s'il y avait un échange de cavalier et de cavalière entre des gens faisant partie de la même bande, et qui se connaissaient.

Pas davantage, les toilettes ne donnaient l'impression d'un bal, tel que la jeune fille l'envisageait : à part quelque rares jeunes gens en smoking, quelques demois-

selles ou dames en robe de soir, le plus grand nombre des assistants avaient conservé la tenue de plage, un peu négligée, sinon débraillée.

Des chandails, des chemises Danton en cellular, au col ouvert, des pantalons de toile ou de flanelle, des costumes « sport » aux culottes courtes, tel était l'habillement des hommes. Pour les femmes, semblable laisser-aller, des robes de promenade, presque des costumes de bains; pire encore, quelques pyjamas ridicules. Si encore il s'était agi de ces pyjamas de soie de couleur sombre, offrant du chic dans la coupe et dans le port!

Plutôt que de s'indigner, Anne-Marie souriait en voyant se trémousser sans vergogne quelques commères laides et rondelettes, qui semblaient avoir découpé leurs pyjamas dans des cretonnes à rideaux.

La plupart de ces femmes étaient nu-pieds, dans des sandales à lanières, ou des cothurnes haut perchés.

« Vilaine mode, songea la fille des fermiers de la But-tais, et vilain monde.

« C'est ça, un bal au casino ! »

Mais elle s'étonna davantage en voyant quelques-uns de ces danseurs esquisser une danse ultra-moderne, dont le nom venait d'être affiché, « la biguine ».

Une musique qui n'avait plus rien de musical, scandée par le grelot d'une boîte à clous, par le choc d'un marteau sur une plaque de fer-blanc; des hommes convulsés, des femmes hallucinées, des poses grimaçantes, sans le rappel d'une grâce.

Anne-Marie surprit les réflexions d'un groupe d'officiers de marine, qui se pressaient à une table voisine.

— Les sauvages ne font ni mieux ni pire!

— J'ai vu les Aïssaouas, au Maroc. Ils avaient plus d'allure que ces mauvais clowns!

— Nous ne sommes pourtant pas au Gabon... Mais on nous y ramène!

D'un geste, le plus posé du groupe apaisa les commentaires.

A n'en pas douter, c'était le chef, non seulement parce que son entourage lui donnait le titre d'amiral, mais surtout parce que sa barbe taillée en pointe révélait des fils poivre et sel.

— Mes enfants, dit-il, vous portez des jugements définitifs et sans indulgence. C'est de votre âge. Moi aussi, j'ai été jeune : alors, je me montrais persifleur, impulsif, injuste.

« Certes, ce que nous voyons ici n'a rien de merveilleux ni comme bon ton, ni comme art. Mais ces braves gens ne sont-ils pas plutôt à plaindre qu'à blâmer ? »

« Ils subissent une ambiance dont ils ne sont pas responsables. Moi qui ai roulé ma bosse sous diverses latitudes, qui observe par métier, qui réfléchit en homme mûr, je puis bien vous dire ceci : le mal que vous constatez ce soir atteint tous les bords de mer, toutes les villes d'eaux, toutes les stations climatiques des quatre points cardinaux, que ce soit sur la Côte d'Azur, en Auvergne, en Normandie, ou ailleurs.

« En ces lieux, la « Saison » a pour effet de surexciter les habitants du pays, qui, sans elle, resteraient bien tranquilles. La « Saison » fait marcher les imaginations, car elle recèle maints attraits prestigieux, suscite de nombreux et vagues espoirs. Pour les uns, c'est la perspective d'une pluie d'or ; pour les autres, la « Saison » signifie le brusque afflux de foule, des *étrangers*, l'apparition de la mode, l'ère des plaisirs, tout ce qui vient rompre la monotonie de l'existence provinciale.

« Mais ces *étrangers*, accourus de Paris et d'ailleurs vers la mer, ou vers la montagne, entraînent avec eux une suite. Cette séquelle vit des villégiateurs absolument comme les requins, et autres poissons, accompagnant nos navires pour se disputer les débris jetés par les écoutilles.

« Les belles dames caquettent et coquettent sur la plage, les époux musardent du samedi au lundi, en attendant de retourner à la ville.

« Mais, derrière ces désœuvrés, les domestiques, les camelots, les sidis, les vendeurs de gazettes, les manucures, les « indéfriseurs », les croupiers, les gagne-petit de tout ordre envahissent la province; les maisons de mode et de couture ouvrent leur succursale; les hôtels de saison, les casinos, s'offrent à la clientèle de passage.

« Comment diable voulez-vous que les gars et les filles du pays demeurent indifférents à ce remue-ménage!

« Parbleu, ils prennent leur part de cette vie factice; ils prétendent s'amuser, puisque tant d'autres viennent de si loin pour cela. Ont-ils tort? Autour d'eux, on organise le plaisir... ou son apparence. Car, de nos jours, le plaisir n'est-il pas devenu une industrie, qui donne du mal, exige des capitaux, fait vivre des travailleurs? Demandez plutôt aux entrepreneurs de spectacles, aux forains, aux comiques, à tous ceux qui font profession de récréer leurs semblables. Croyez-vous qu'ils ignorent les préoccupations et qu'ils rient chaque jour?

« En somme, sur nos plages, les seuls vraiment heureux sont les enfants, qui font des culbutes sur le sable et s'épanouissent au grand air.

« Et c'est déjà quelque chose.

« Voilà pourquoi il convient mal de récriminer par trop contre le faux chic, le faux snobisme, la fausse joie.

« Puis, parmi ces calicots, ces midinettes, ces femmes de chambre auxquels la « Saison » met la tête à l'envers, êtes-vous bien certains qu'il ne s'en trouve pas qui s'amuse vraiment, comme ils se le figurent?

« Pourquoi ceux-là ne goûteraient-ils pas la saveur sucrée de l'illusion, en attendant de connaître l'amertume de la vie?

« Donc, évitons l'excès de sévérité dans nos jugements.

« Mes camarades, je m'excuse de cette *sortie*, car elle risque de me faire passer à vos yeux pour un terrible raseur...

« Garçon, rapportez-nous de la bière, et bien fraîche.

Anne-Marie avait-elle entendu toutes les réflexions de l'amiral? Non sans doute, car le marin parlait d'une voix contenue qui ne dépassait guère le cercle des officiers de marine.

Et c'était dommage : beaucoup des paroles de l'amiral eussent pu constituer des révélations, expliquer en partie la gêne et l'attirance à la fois éprouvées par la jeune fille des fermiers de la Buttais, d'un mot, son inconscient état d'âme.

D'ailleurs, la fin de la biguine suspendit les commentaires.

Après une minute d'interruption, le jaz entama un fox-trot.

Un jeune éphèbe vint s'incliner devant Anne-Marie.

— Voulez-vous *faire* cette danse, mademoiselle?

Elle reconnut l'employé de quincaillerie auquel elle avait eu affaire le mois précédent pour l'achat d'une bêche.

Peut-être celui-ci avait-il reconnu son acheteuse : encore, ce n'était pas bien sûr.

Dans son complet veston, le jeune commis se présentait correctement.

Après tout, Anne-Marie n'était-elle pas, comme lui, une employée de magasin?

Elle n'avait aucune raison de refuser la danse. Au contraire, d'avoir été découverte par cet humble garçon, parmi tant de danseuses qui restaient sur leur chaise, cela la flatta.

Selon la mode en cours, le jeune homme n'avait pas de gants, Anne-Marie non plus d'ailleurs. Elle subit la main moite du danseur, et ce fut pour elle une occasion de remarquer qu'il avait les « ongles en deuil ». Par contre, elle apprécia fort la précaution de son cavalier, qui prit soin d'interposer son mouchoir entre son autre main et la robe rose, pour tenir sa danseuse par la taille.

Le commis de quincaillerie exécuta les pas du fox-trot

comme un rite, sans détendre sa figure, sans prononcer un mot.

Avec la même gravité, il ramena la jeune fille à sa place, la remerciant d'une brève inclinaison de tête. Et il se mit en quête d'une autre danseuse pour le one-step annoncé.

« Il est encore très jeune, » jugea Anne-Marie, pourtant satisfaite d'avoir dansé.

Mais l'élan semblait donné, car un autre jeune homme se présenta.

Celui-là était en smoking, plus affiné d'allure.

« Un homme du monde », supposa Anne-Marie flattée.

Il la guidait avec une maestria consommée, modifiait le rythme classique pour exécuter quelques mesures de valse, virevoltait à droite, à gauche, dans tous les sens, s'insinuant sans heurt à travers les couples.

Souple, Anne-Marie obéissait aux impulsions de son conducteur.

— Vous dansez à ravir, mademoiselle, dit celui-ci.

— Oh ! monsieur, vous me flattez ; je m'accommode à un excellent danseur, en m'efforçant de le gêner le moins possible.

— Et vous y parvenez : vous êtes légère comme une plume. Vous venez souvent ici ?

— C'est la première fois.

— Moi de même. Et vous devez trouver le public un peu « moche » ?

La jeune fille sourit sans répondre.

— Cela ne vaut pas les soirées de Dinard, continua le danseur.

— En effet, à Dinard, les réunions doivent être plus brillantes.

— Vous y allez parfois ?

— Non, jamais, mes parents habitent sur cette rive.

— Une villa ?

— Non, une propriété.

— C'est mieux encore.

— Vous êtes ici pour quelque temps, monsieur?

— Je l'espère, si l'on me laisse tranquille...

— Pourquoi non?

— Je viens pour conclure des affaires importantes, de la part de mon père armateur à Dieppe. Je suis pourchassé par les gens du pays.

— Vous parviendrez bien à leur échapper...

— Je l'espère... J'aimerais tant goûter quelques jours en parfaite quiétude... Mais, la danse est finie : permettez-moi de vous reconduire. Je crois que je suis observé, et je n'aime guère cela... Au plaisir de vous revoir, mademoiselle.

Le jeune homme se perdit dans la foule.

« Un homme du monde, un vrai, se dit la jeune fille. Puisqu'il est parti, je n'ai plus qu'à m'en aller moi-même. »

Elle se hâta vers la sortie.

En regagnant Saint-Malo, elle murmurait encore :

« Un fils de famille, à coup sûr, qui tient à garder l'incognito. Il a sans doute raison en proclamant que tous les gens chic vont à Dinard... »

CHAPITRE XI

QUELQUES COULEUVRES A AVALER

Plus de deux semaines s'étaient écoulées depuis qu'Anne-Marie occupait sa chambre de la place du Placitre et avait confié le montant de son livret de caisse d'épargne à M. Mardrec.

Le temps passait vite.

Déjà le 3 septembre!

La fin d'août avait entraîné un renouvellement presque complet parmi la population des baigneurs.

Les tourisimes du mois d'août, le mois de pleine saison, étaient repartis. Ils appartenaient à l'élément le plus fortuné, le plus bruyant aussi et le plus agité.

D'autres plaisirs les appelaient ailleurs, en particulier la proche ouverture de la chasse.

Il leur semblait de bon ton d'aller passer septembre à l'intérieur du pays : la campagne après la mer.

C'était comme une relève de garde fournie par des corps de troupe différents.

Les baigneurs de septembre représentaient la catégorie des fonctionnaires grands et petits, des familles nombreuses. Aux vêtements, à l'allure des promeneurs, plus simples, sachant mieux profiter des plaisirs de la plage, l'œil le moins expert découvrait sans peine que les acteurs venaient de changer. Un changement à vue.

Anne-Marie était loin de regretter le départ de ces étrangers encombrants.

Sa fugue d'un soir au casino lui avait laissé apprécier combien peu de « brio » supplémentaire les baigneurs d'août apportaient à la vie mondaine.

L'expérience lui suffisait : jamais elle n'était retournée au dancing.

Son imagination lui avait forgé des plaisirs qui n'existaient pas dans la réalité.

A part son deuxième danseur, ce jeune homme disparu si vite, elle s'était trouvée dans un milieu fort peu récréatif : un spectacle, le plus souvent banal, parfois choquant. Bref, de cette joie escomptée, qu'elle croyait atteindre comme un fruit défendu, il ne lui restait guère qu'une déception.

Il fallait bien s'en convaincre décidément : la vie mondaine, dont elle rêvait sans la connaître, n'existait pas à Saint-Malo... A Dinard peut-être !

L'esprit de la jeune fille fut d'ailleurs ramené sur des sujets plus sérieux.

Le 8 septembre, à la fin de la semaine, elle achève-

rait son premier mois aux Grands Magasins et recevrait son premier salaire.

Il serait temps, d'ailleurs, car elle disposait à peine de l'argent nécessaire pour aller jusque-là.

Elle n'avait pas revu M. Mardrec, en dépit de l'assurance donnée par l'agent d'affaire qu'une semaine au plus suffirait pour tripler l'avoir du livret.

Déjà quinze jours sans nouvelle de la fructueuse opération, Anne-Marie commençait à ressentir une vague inquiétude.

Mais, au début de cet après-midi, elle fut la première à déplorer ses craintes et son impatience, en apercevant M. Mardrec pénétrer dans les Grands Magasins.

L'homme d'affaires se dirigea droit vers le rayon des Articles de Paris et salua poliment la jeune fille.

— Vous m'apportez sans doute mon argent, monsieur Mardrec? dit-elle épanouie. Je suis confuse que vous preniez la peine de vous déranger pour moi.

Mardrec secoua la tête :

— Pas encore, mon enfant, pas encore. Mais, je l'espère, tout sera fini pour la fin de cette semaine. Une complication imprévue se présente, comme souvent il arrive dans les affaires. Mon ami, le fondateur des Pêches de Bretagne, a dû partir pour Paris. Il verra le ministre des Finances, les directeurs des grandes banques, messieurs de Rothschild. Il doit accomplir quelques démarches administratives pour obtenir l'introduction immédiate des actions à la Bourse de Paris.

Simple formalité.

— Alors, vous pensez qu'à la fin de la semaine...

— Tout sera réglé, affirma Mardrec.

— J'en serai bien heureuse.

— Moi aussi.

Tout en parlant, l'agent d'affaires touchait les divers objets placés sur le comptoir, geste machinal sans aucun doute, auquel la jeune fille ne prêtait pas une particulière attention.

Toutefois, très nettement, elle vit que Mardrec glissait dans sa manchette, une manchette raide et luisante en celluloïd, un rond de serviette aux faces nacrées.

La main disparut ensuite dans la poche du veston, puis en sortit pour se gratter le nez.

La vendeuse eût juré que le rond de serviette avait été subtilisé, s'il ne se fût agi de M. Mardrec.

Comment croire à un menu larcin de la part d'un homme si posé? Un geste inconscient, peut-être, non pas un vol opéré à la manière d'un pickpocket.

Tout en gardant l'absolue persuasion du fait lui-même, Anne-Marie jugea préférable de ne formuler aucune remarque.

D'ailleurs, après un salut aussi poli qu'à son arrivée, Mardrec se retira en disant :

— A bientôt!

Muette de surprise, la jeune fille observa alors seulement que la jaquette noire de Mardrec était bien élimée, que la coiffe de son chapeau melon était bien sale.

Un rapide coup d'œil sur la table lui permit de décompter les ronds de serviette : elle en connaissait exactement le nombre. Or, l'un manquait, c'était indubitable.

Cette constatation eut pour effet d'apporter un sourd malaise dans l'esprit de la vendeuse.

« Non, ce n'est pas possible, songea-t-elle, un article de 8,75... M. Mardrec n'eût pas risqué cela! »

Et pourtant, telle était la vérité.

Mardrec s'était laissé aller à commettre ce petit larcin, cédant à la hantise d'une nécessité qu'inspirait une conscience fort élastique; cédant surtout à la certitude intime qu'il ne serait ni vu, ni soupçonné par la naïve Anne-Marie Legal.

Car Mardrec avait *besoin* d'un rond de serviette pour apaiser la remarque désobligeante de la patronne de sa pension.

Au déjeuner de ce midi, sur la toile cirée qui remplaçait la nappe devant la place où Mardrec prenait ses médiocres repas, cette femme s'était permis de jeter les deux morceaux du rond, qui, jusqu'alors, retenait enroulée la serviette du pensionnaire; une serviette servant une semaine, que Mardrec lui-même devait placer dans une case *ad hoc*.

— Si vous voulez avoir une serviette, monsieur Mardrec, vous rapporterez un autre rond ce soir. Le vôtre est cassé.

La grosse dame prononça ces mots d'une voix aussi rude que son geste s'affirmait discourtois. Mais Mardrec ne songeait guère à protester contre cette brusquerie, d'autant moins qu'il devait régler plusieurs mois de pension demeurés en arrière et que son porte-monnaie contenait seulement 2 fr. 35.

— Je rapporterai un rond, prononça-t-il avec humilité.

Et, selon sa promesse, le soir en se mettant à table, il étala triomphalement le rond de serviette plaqué de nacre imitation, dérobé à l'éventaire des Grands Magasins.

Que n'eût-il plutôt conservé l'argent escroqué à la fille du fermier Legal!

Avec cette somme, il eût pu étouffer les dettes criardes, comme par exemple l'arriéré de sa nourriture. Mais, s'il manquait totalement de scrupules, par contre, Mardrec se trouvait dominé par certains vices. En particulier le jeu.

Jeu de petite envergure, car, avec une somme relativement modeste, 185 louis, l'homme d'affaires ne prétendait pas s'asseoir à la table de baccara, où les pontes risquent d'un coup dix billets de mille francs.

Mais la ressource de la boule lui était ouverte. Or, la boule est pratiquée à Dinard dans trois casinos. Ainsi, Mardrec trouvait l'avantage d'être moins connu : la

boule est accessible à un public pour ainsi dire anonyme. Et 3700 francs ne constituent pas une première mise telle qu'elle ne puisse être rapidement absorbée.

Aussi bien, le jeu comporte sa morale, si extraordinaire que cela puisse paraître : car le joueur est, par avance, condamné à perdre son capital initial, comme ses gains : question de temps et de chance ; tout rentre à la cagnote, en dépit des plus savantes martingales et des mises les mieux calculées.

C'est pourquoi Mardrec se trouva vite décavé, sans même avoir su tirer un bénéfice de sa mauvaise action.

C'est pourquoi il en était réduit à l'expédient d'un vol très minime, susceptible quand même de lui faire mettre la main au collet.

Pour un rond de serviette de 8,75 il avait risqué la prison.

8,75, c'était le chiffre que le surveillant des rayons du rez-de-chaussée venait de relever, en prenant note de l'étiquette collée sur un rond semblable à celui que Mardrec venait de soustraire.

Car le surveillant, lui aussi, avait surpris le geste indelicat, sans juger utile de soulever un scandale à propos du singulier client.

Le lendemain de la visite de Mardrec, vers dix heures du matin, Anne-Marie fut mandée à la direction.

Que pouvait-on lui vouloir ?

Le directeur lui-même, un gros homme venu de Paris, allait lui faire connaître le motif de cette compuration.

— Mademoiselle Legal, lui dit-il, hier soir notre conseil d'administration a statué sur certains faits qui vous sont reprochés depuis votre entrée dans la maison.

« 1° On nous a signalé la visite trop fréquente que vous rendait un jeune homme : or, nos magasins ne sauraient être un lieu de rendez-vous pour les amoureux.

« 2^o Hier, l'on peut vous reprocher un manque de surveillance : sous votre nez, un client de passage a pu dérober dans votre rayon un objet d'une valeur de 8,75. Vous auriez pu le signaler, le faire passer à la caisse. Il paraît probable que vous ne vous êtes même pas aperçue du larcin.

« 3^o Enfin, l'autre jour, vous avez manqué d'esprit commercial en éconduisant trois marins de la flotte, qui risquaient des plaisanteries inoffensives.

« Sachez donc, mademoiselle, que les marins débarqués doivent être accueillis avec grâce et patience, parce qu'ils procèdent souvent à des achats, peut-être saugrenus, mais fort intéressants pour le magasin.

« Avez-vous quelque chose à dire ?

— Non, monsieur, répondit la vendeuse posément.

Elle comprenait bien qu'on faisait allusion aux fréquentes visites de Gaston Jérôme.

Était-ce sa faute si ce garçon s'attardait aux Articles de Paris ? Mais elle jugea inutile de démentir un fait exact, comme de se disculper.

Au contraire, au fond de son être, elle éprouvait une fierté, une joie, d'apprendre, par le rapport de cet homme vulgaire, que l'insistance pourtant si innocente de Gaston Jérôme constituait un grief à l'égard de la petite vendeuse.

Cette remarque, qui tendait à être désobligeante, la flattait infiniment : elle était heureuse de consentir ce sacrifice, encore qu'injuste, à son visiteur, car Gaston l'ignorerait toujours.

De même l'acte de Mardrec était patent : elle l'avait vu. D'autres aussi sans doute. Enfin, elle se souvenait parfaitement de l'autre scène à laquelle le directeur faisait allusion : trois permissionnaires du croiseur *Washington*, plus ou moins en goguette, qui s'étaient arrêtés devant son comptoir, touchant la marchandise, tenant des propos déplacés ; en matière de plaisanterie, un des

marins s'amusa à passer autour de son cou quelques-uns des colliers exposés. Anne-Marie n'avait pas paru goûter fort les réflexions des matelots.

Et ceux-ci s'écartèrent en la traitant de pimbêche, de « morue salée » et d'autres épithètes originales.

Puis le trio était parti en grommelant.

Les spectateurs de la scène avaient ri. Pas la jeune fille.

Donc, les reproches formulés se trouvaient exacts : la vendeuse ne pouvait aller contre.

— Dans ces conditions, reprit le directeur, vous ne sauriez demeurer à notre service. Votre mois se termine le 10 septembre, samedi. A cette date, notre caisse vous régiera ; le soir même, vous reprendrez votre liberté.

C'était le renvoi.

Mais la pauvrete ne se doutait guère que cette éviction était décidée d'avance : simplement, elle correspondait à une diminution du personnel au début de septembre. Dans chaque rayon, les vendeuses en pied pouvaient suffire : les auxiliaires, indispensables durant le fort de la saison, étaient trop et devaient s'en aller.

Lorsqu'elle pouvait invoquer quelques prétextes comme pour Anne-Marie, la direction s'empressait de les faire valoir, une façon de se défaire d'une employée superflue sans dédommagement.

Mais beaucoup d'autres se voyaient exclues brutalement avec une indemnité dérisoire. Exigence commerciale, et loi du plus fort.

CHAPITRE XII

LA CAMPAGNE ET LA VILLE

Comme la nuit tombait, Anne-Marie franchit le seuil de la ferme.

— C'est gentil de venir ce soir samedi... Même que t'arrives à bonne heure.

Heureux, Legal accueillait sa fille avec un bon sourire.

— On m'a lâchée à cinq heures et demie, expliqua la jeune fille très vite... Et, demain dimanche, les Grands Magasins sont fermés toute la journée.

— En septembre, je comprends, assura le fermier. Les acheteurs se montrent plus rares. Mais, tout de même, tes directeurs des Grands Magasins sont de bons patrons, qui ne retiennent pas inutilement leur personnel... Et encore, ils vous ont libérés tôt, bien que samedi soir jusqu'à sept heures ce soit un moment de bonne vente... Après tout, tant mieux... Te voilà rendue au crépuscule ; tandis que, lorsque tu venais chaque soir, tu n'arrivais guère avant neuf heures, avec le couvre-feu.

« Mais, t'es pâlotte, ma fille. T'es pas trop fatiguée au moins ?

— Non, papa, je t'assure.

— Enfin, demain matin, tu feras la grasse matinée. Ta chambre est fin prête... Tu sais, quand tu voudras revenir...

— Bientôt ; un peu plus tard. Je ne puis quitter mon emploi au cours de la saison.

— Bien sûr. Faut être convenable. Quand on a entrepris un travail, on doit le conduire jusqu'au bout.

« Tu vas souper d'abord. Tu sais, le samedi soir, c'est toujours le pot-au-feu, bien mijoté, avec de bons légumes et un brin de céleri.

« Une tasse de bouillon, du pain trempé dedans, ça te réchauffera. Ensuite, à la place du bœuf, la ménagère te fera des œufs à la coque, ils sont tout frais pondus.

« Va ! cheux nous, tu mangeras aussi bien qu'à Saint-Malo.

— J'en suis certaine, murmura Anne-Marie. Mais je n'ai pas très faim.

— Dame, l'appétit vient en mangeant, comme on dit. Faut manger pour te faire revenir des couleurs et quitter ton air triste... En attendant, assieds-toi, repose-toi un peu, ma petiotte.

Anne-Marie était triste en effet, songeant à cette mauvaise journée.

D'abord, à midi, elle avait enfin pu rencontrer Mardrec, qu'elle s'était efforcée vainement de joindre à son bureau les jours précédents.

Car la jeune fille sentait la nécessité d'avoir son argent, puisqu'elle ne pouvait plus compter sur son emploi aux Grands Magasins.

Mardrec s'attendait à cette visite ; car la veille et l'avant-veille, terré dans son bureau, il avait donné un tour de clef et s'était abstenu de répondre lorsqu'on frappait à la porte.

Mais, ce samedi, il lui fallut reconduire jusqu'au trottoir l'agent d'assurances attardé par l'examen de quelques affaires en cours.

Mardrec ne put pas éviter Anne-Marie, arrivant juste à cet instant.

— Je me disposais justement à aller vous voir lundi, ma chère enfant, pour vous expliquer la situation.

— Les actions sont lancées ?

Mardrec prit un air contrit :

— Pas encore, mon amie, le fondateur des Pêches s'est heurté à des obstacles sur lesquels il ne comptait pas. Il dut distribuer des pots-de-vin. Il est à la fois habile et

généreux. Ah ! les pots-de-vin, c'est bien la plaie de notre époque !

« Bref, le capital réservé pour le lancement fut employé en grande partie à ces gratifications.

— Mais si seulement je pouvais retrouver les 3 700 francs de mon livret ! Je ne revendique aucun bénéfice.

Mardrec se fit prolixer davantage encore.

— Non pas ! il serait absurde de renoncer ; il convient de savoir attendre. Croyez bien que je suis le premier ennuyé dans cette affaire ; personnellement, j'ai engagé une grosse somme sans parler de clients, qui, comme vous, ne seront pas satisfaits... Je n'y puis rien.

« L'affaire est bonne ; mais ce qui se passe prouve qu'elle a besoin d'être mûrie.

— A votre estime, combien de temps faudra-t-il pour la réalisation ?

Mardrec étendit ses bras en signe d'ignorance.

— Puis-je indiquer une date exacte ? Peut-être six mois, peut-être un an, peut-être plus.

Par ces réticences, comme par l'aspect minable de l'homme, Anne-Marie se jugea fixée : elle n'avait même plus besoin de se rappeler le geste à tout le moins étrange de Mardrec dérobant un objet sur son comptoir, par mégarde ou autrement.

Sa candeur s'effaçait devant l'évidence : elle avait été bernée par cet aigrefin. Elle jugea même inutile de lui expliquer pourquoi le besoin de son argent se faisait plus immédiatement sentir.

Sans ajouter un mot, elle quitta le bureau de Mardrec et regagna les Grands Magasins.

Elle connaissait les habitudes de la maison en ce qui concernait les règlements de comptes.

Elle savait que la caisse était ouverte de 2 heures à 4 heures. D'ailleurs, elle n'était pas la seule : en nombre, d'autres employés, hommes et femmes, devaient rendre visite ce jour-là à la caisse centrale.

La vendense gravit les quatre étages de l'administration, reçut un numéro, qui indiquait son tour.

Après une assez longue attente, elle fut appelé au guichet grillagé.

— Mademoiselle Anne-Marie Legal, vendeuse auxiliaire aux Articles de Paris.

« Un mois échéant le 10 septembre, 300 moins un objet manquant au rayon : 8, 75; prime d'entrée pour la caisse des secours mutuels, 25 francs; versement aux assurances sociales, première prime : 32 fr. 23 centimes. Total des retenues : 65 fr. 98. Reste à payer : 235 fr. 2 centimes.

C'est bien votre compte?

— Oui, monsieur, puisque vous l'avez établi.

— Alors, voici vos 235 francs. Veuillez signer.

Le caissier allongea les billets et tendit sa feuille d'emargement, avec une plume trempée dans l'encre.

Anne-Marie apposa sa signature sur l'état.

— Tout est en règle. Ah! vos fiches d'assurances sociales... Elles sont à vous, faites-en ce que vous voudrez.

« Maintenant, vous êtes libre. Vous pouvez quitter l'établissement.

Le caissier passa au suivant.

Anne-Marie empocha les coupons d'assurance sociales sans trop savoir ce que signifiait ces tickets de carton couverts de prescriptions imprimées.

Elle regagna le rez-de-chaussée, dit au revoir à Lucienne et s'en fut, le cœur un peu gros.

Tous ces événements, qui dataient de quelques heures, revivaient dans sa tête comme les tableaux d'un film sonore. Fermant les yeux pour mieux se recueillir, elle attendit l'annonce du souper dans le fauteuil de bois où, sur l'invitation de son père, elle s'était laissée choir.

La pénombre favorisait sa rêverie.

Mais de retrouver sa chambre, elle éprouva une dou-

ceur et une quiétude. Mue par l'amour-propre et par une certaine dose d'entêtement, elle avait décidé de taire aux siens, et la carence de Mardrec, et le renvoi quelque peu brutal dont elle avait été l'objet.

Mais, mue par un sentiment dont elle n'éprouvait pas encore les causes profondes, elle avait voulu fuir ce soir sa mansarde solitaire du Placitre et Saint-Malo.

— A table ! cria la fermière.

Anne-Marie retrouva sa place habituelle entre ses deux plus jeunes frères.

La maman était aux petits soins pour son aînée.

Le père ne cachait pas sa joie de revoir sa p'tiote sous la grosse lampe familiale, accrochée dans une suspension à dôme vert.

Et d'une voix qui démentait sa critique :

— Regarde voir tes frères, Anne-Marie. Ils ont encore le bec barbouillé de noir. C'est l'époque de la *pique aux mûres*.

Au retour de l'école, chaque jour, ils s'attardent au long des buissons, à cueillir et à gober les petites baies noires.

La fille de la maison sourit, car cette *pique aux mûres* lui rappelait un temps délicieux de son enfance : elle aussi, au retour de l'école, se plaisait à récolter les mûres qui sentaient un peu la fourmi, qui teignaient les doigts en noir, mais qui avaient un si bon goût sucré.

Rassérénée par l'ambiance, elle laissa tremper son pain dans un grand bol de bouillon, désira manger une tranche de bœuf entrelardée, avec des carottes, des navets et des poireaux, trouva exquise une omelette au rhum confectonnée par la fermière à son intention.

— Alors, c'est entendu, petite, fit Legal en arrosant avec une louche l'omelette grésillante sous la flamme bleue du liquide, demain matin, tu dors tout son saoul. La mère te portera au lit ton petit déjeuner : du chocolat, hein ?

« Nous irons à la messe de 10 heures. Et, si cela ne t'ennuie pas, après le dîner de midi, nous pousserons jusqu'à la laiterie du gars Jérôme. Il m'a invité à venir, et c'est à une sabotée.

— Mais cela ne m'ennuie pas, père, affirma Anne-Marie. Demain, je t'appartiens; jet'accompagnerai où tu voudras.

— A la bonne heure, ma fille; j'eusse été en peine de manquer à la promesse faite.

Le lendemain matin, Anne-Marie s'éveilla après une bonne nuit de repos non troublé par les cris d'ivrognes, ce qui advenait souvent au Placitre, jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Le chant des oiseaux éclatait : un clair rayon de soleil filtrait à travers les contre vents.

Et surtout une bonne odeur émanait du dehors : l'odeur de la campagne, de la terre fraîche.

Une senteur agréable, qu'Anne-Marie retrouvait parce qu'elle l'avait oubliée, méconnue peut-être. Maintenant il lui était permis d'établir le contraste avec les relents fétides d'épluchures, de débris de poissons, d'eau pourrie qui s'élevaient de la gouttière placée sous l'imposte de sa chambre à Saint-Malo.

Elle s'était déjà levée lorsque sa mère entra pour s'enquérir de ses nouvelles et lui apporter une tasse de chocolat fumant.

Elle se plut à retrouver ses affaires, dont elle n'avait emporté à la ville qu'une faible partie.

Elle ouvrit l'armoire à glace blanche, dans laquelle la jeune fille prenait plaisir à se mirer toute, tandis que, dans sa chambre malouine, elle devait se contenter du débris triangulaire d'un miroir cassé, retenu par trois pointes.

En dépit de ces différences, malgré son sentiment intime, elle s'acharnait à ne pas convenir encore qu'à de nombreux points de vue la campagne l'emporte sur la ville.

Un plantureux repas les attendaient après l'office. Selon le mot du fermier, le dimanche, on « mettait les petits plats dans les grands ».

Des homards apportés par les pêcheurs de la Rance, un dinde prélevé sur la basse-cour, farci par la mère avec de l'oignon, de la mie de pain, des grains de raisin, des baies odoriférantes.

Comme entremets, des œufs à la neige.

Pour être davantage à son aise, Legal s'était mis en manche de chemise, et aussi pour déboucher avec plus de commodité les bouteilles de vin fin qu'il avait sorties de la cave.

Après le dîner, la famille entière se mit en marche vers la laiterie de Jérôme.

CHAPITRE XIII

LE TERTRE

Le grand garçon s'avança sur le seuil de sa demeure pour accueillir les visiteurs.

— Ah! mademoiselle Anne-Marie, c'est aimable d'être venue aussi. Quelle bonne surprise! Je puis bien vous le dire, le temps me durait de vous. Mais les affaires m'ont tellement pris tous ces jours.

La fille des fermiers de la Buttais ne put se défendre de rougir en attendant ces paroles de bon accueil.

— Mais, entrez donc tous, continua Jérôme... Madame Legal, je vous en prie!

Il guida ses hôtes à travers un bureau, jusqu'à une salle à manger.

— Vous m'excuserez, fit Gaston. Je suis célibataire, et j'oublie sans doute bien des choses... Ici, le coup d'œil d'une femme manque; mais le cœur y est.

« Asseyez-vous. On peut bien vous offrir une tasse de café et une tranche de gâteau ? »

Sur une table munie de rallonges, une nappe lustrée avait été étendue.

Tout autour, des chaises de noyer ciré, aux dossiers et aux sièges de cuir. Des assiettes à dessert ; des tasses à café en porcelaine de Limoges, rehaussées de dorure. Une variété de grands gâteaux que Jérôme avait fait venir de chez le bon faiseur de Saint-Servan : savarin, moka saint-honoré, assiettes de petits-fours.

Jérôme fit asseoir la fermière à sa droite, Anne-Marie à sa gauche.

La jeune fille dégusta les bonnes choses, dont elle avait oublié le goût.

Entre deux bouchées, elle jetait un regard sur le mobilier.

C'était un mélange de meubles très modernes, du « meuble » riche aux cuivres massifs et ciselés, alternant avec d'authentiques antiquités : bahuts Renaissance, vaisseliers garnis de faïence de prix, huches à pain.

— Le « vieux » dépare peut-être ? fit remarquer Jérôme inquiet de cette inspection.

— Pas du tout, affirma Anne-Marie ! Vous avez ici des choses admirables, autant que je puisse m'y connaître.

— Et vous vous y connaissez sûrement, mademoiselle, parce que les connaisseurs disent comme vous. A la saison, il y a des gens de Paris, des antiquaires, des artistes, qui viennent voir. Ça, je veux bien. Ils offrent des prix, et quels prix ! Tenez, cinquante billets, rien que pour le bahut du coin !

« Ça, je ne veux pas. Ici, rien n'est à vendre. Tous les meubles anciens sont des souvenirs qui viennent d'héritages : c'est sacré. Je basarderais plutôt la salle à manger moderne achetée sur catalogue chez un tapissier de Paris, si des fois j'avais besoin d'argent. Ou encore

d'autres bricoles anciennes qui proviennent de ventes, et que je vous montrerai tout à l'heure dans le *cagibi* à côté.

D'un geste, il indiqua une porte dans un angle de la salle à manger.

Quand ils eurent achevé la collation, Jérôme se leva, entraînant Anne-Marie vers la porte d'encoignure.

— Puisque cela paraît vous intéresser, je vais vous faire voir.

Il découvrit une pièce longue et étroite, éclairée par une lucarne. Pièce? C'était bien prétentieux, plus exactement un capharnaüm.

Dans ce débarras, il y avait un peu de tout : un salon Empire en acajou massif avec les têtes de cygnes sculptées et dorées qui terminaient les bras du canapé, des fauteuils et des chaises. Un admirable service de table vieux Sèvres, empilé à même sur le carreau; des vases de Chine et du Japon de toute beauté; des bronzes divers provenant de pays exotiques, et aussi d'Espagne; des tableaux des *xvi^e* et *xvii^e* siècles appuyés contre les murs salpêtrés? Et surtout, un paravent chinois en bois sculpté et fouillé, du bois précieux, qui se développait sur trois feuilles réunies par des ferrures d'argent niellé.

Anne-Marie ne put se retenir d'exprimer :

— C'est un véritable musée! Vous avez là des merveilles.

— Il paraît, consentit ingénument le laitier. Je ne m'y connais peut-être pas trop bien, mais j'ai le goût des belles choses.

« Tout cela, je l'ai acheté au printemps, dans une vente. C'était après le décès d'une vieille demoiselle, qui habitait une des maisons bâties par les armateurs de Saint-Malo au *xviii^e* siècle, le long des remparts.

« La vieille demoiselle était la dernière descendante d'une génération de riches négociants, de ces négociants

qui gagnaient des fortunes avec la course et accumulaient dans leur demeure des trésors d'art venus de tous les coins du globe.

« Ces objets ne m'ont pas coûté cher. Au dire du commissaire priseur, j'ai fait une affaire. A lui seul, le paravent chinois vaut cent fois la somme que j'ai payée pour le tout.

— Vous avez fort bien choisi, assura la jeune fille avec un accent d'indéniable sincérité.

— Dame! je n'ai pas un goût affiné comme le vôtre, car vous avez lu et étudié beaucoup...

— Vous avez le flair, monsieur Jérôme.

— Admettons que vous et moi sachions nous reconnaître dans ce bric-à-brac.

Au fond, Jérôme était heureux de voir Anne-Marie apprécier ces objets disparates.

— Maintenant, après l'ancien, je vais vous montrer l'ultra-moderne : mon installation mécanique.

Il fit visiter la laiterie dans tous ses détails, expliqua l'usage des divers appareils à confectionner le beurre, à mouler les fromages.

La propreté la plus méticuleuse régnait dans tous les locaux.

— Je fabrique de bons produits, affirma Jérôme, parce que partout je fais la chasse aux poussières et aux débris, surtout dans les étables où l'on traite les vaches... Dire qu'il se trouve des cultivateurs du voisinage qui me jugent un peu *dingo* parce que j'exige qu'on lave le pis des vaches avec de l'eau stérilisée...

En se dirigeant vers ces étables modèles, Jérôme et ses visiteurs longèrent un hangar sous lequel s'abritaient deux autos.

— La camionnette que vous connaissez, expliqua-t-il, et ma voiture personnelle.

Anne-Marie admira le faux cabriolet de bonne marque, loua fort la carrosserie à la peinture laquée vert-olive, les

nickels brillants des pare-chocs, des phares et des divers accessoires métalliques.

Il répondit modestement :

— Un seul défaut, il n'y a que deux places offrables.

— Cela ne vous suffit pas ? fit Anne-Marie.

— Pour le moment si.

Jérôme exhala un soupir.

— S'il le faut, ajouta-t-il, je prendrai une voiture plus grande : une berline, une familiale.

— Une familiale, cela implique une famille, fit Legal.

La jeune fille se força à rire.

Jérôme ne répondit pas.

— Pour terminer, si je n'abuse pas, je vais vous montrer le Tertre et vous demander un avis.

Le Tertre est le nom que l'on tend à donner dans le pays à l'installation tout entière.

Et pourtant le Tertre n'est pour le moment qu'un simple pré avec un fouillis d'arbre du côté de Dol.

— Par ici, madame Legal...

Il entraîna ses hôtes vers un monticule herbeux, facilement accessible grâce à la pente douce d'un chemin déjà frayé.

Parvenu au sommet, le jeune homme vanta le site :

— Grâce à l'élévation, on jouit d'une jolie vue. Je ne vous parle pas du côté de la Rance : à la Buttais, vous avez aussi bien, sinon mieux.

« Mais, voyez ; par-dessus le toit des maisons de Saint-Servan, on découvre Saint-Malo, ses remparts, les Bés, et plus loin, l'île de Cézembre.

« Sur la gauche, l'embouchure de la Rance et Dinard.

« Vers l'est, un petit bois masque la plaine qui n'a rien de beau... Mon architecte m'engage à faire construire une maison là où nous sommes. Une maison sans étage, avec une terrasse ; un bungalow, comme disent les Anglais. Autour, on pourrait établir un joli jardin, et, dans le petit bois, tracer les allées d'un parc.

Je suis tout prêt d'écouter l'architecte. Car la saison a été bonne, et je me trouve trop à l'étroit dans la vieille ferme.

On ne serait pas mal, sur le Tertre, pas vrai, mademoiselle Anne-Marie. C'est la campagne, mais on a devant soi les trois villes, à toucher du doigt. Je dis cela parce que je sais que vous aimez les maisons.

— Les maisons aérées, spécifia la jeune fille.

— Pour de l'air ici on n'en manquerait point... Une seule chose m'embarrasse : le nombre de pièces à prévoir dans la maison future.

— Eh bien ! pense que tu ne resteras pas toujours garçon, mon fieu, fit le fermier. Décide comme si tu devais t'installer avec une femme et avoir des enfants...

Anne-Marie s'était esquivée. Sur les pentes, elle s'empressait de cueillir les fleurettes qui émaillaient la prairie, des crocus mauves, des boutons d'or, de grandes marguerites.

— Voyez la, ma Fleur des Champs, s'écria le père à la cantonade... Elle aime mieux la campagne qu'elle n'ose l'avouer, bien sûr.

Jérôme admira la sveltesse de la jeune fille, sans plus rien dire.

Bientôt, Anne-Marie revint, serrant contre elle une brassée de fleurs cueillies.

— Tu es jolie, comme cela, ma Fleur des Champs, opina Legal avec un sourire d'orgueil.

— Oh ! oui, approuva Jérôme.

Le grand garçon rougit de son audace. Et rencontrant les yeux de la jeune fille, il eut la sensation que celle-ci rougissait aussi.

Une seconde, une gêne régna.

Pour s'y soustraire, Gaston Jérôme entama un discours verbeux :

— Le Tertre, c'est un beau nom pour un domaine, pas vrai ! Et que je vous fasse rire. Beaucoup de mes corres-

pondants m'écrivent : « M. Jérôme du Tertre. » Et les lettres m'arrivent comme si Jérôme était mon prénom, et du Tertre mon nom patronymique.

« Et, ça c'est plus farce : la semaine dernière, le secrétaire de la Mairie de Saint-Jouan est venu me trouver : il voudrait ajouter du Tertre à mon nom, sur mon état civil, pour éviter la confusion avec d'autres Jérôme qui habitent le pays. Comme je lui disais que ce n'était vraiment pas la peine, il m'a expliqué :

« — Beaucoup de nobles, qui aujourd'hui s'intitulent comtes et marquis, ont simplement pris, dans le temps, le nom de leur propriété. L'usage s'est établi de les appeler de père en fils du Bocage, des Taillis, etc...

« Alors, pourquoi pas du Tertre, pour vous ? Si vous n'en tirez pas bénéfice, vos enfants et petits-enfants sauront en profiter. »

Jérôme éclata de rire :

— Non, me voyez-vous Gaston Jérôme du Tertre ? On dit que les Français ont aboli le privilège de la noblesse après une certaine nuit du 10 août.

« Faut croire qu'ils n'ont pu trouver une autre nuit pour abolir le privilège de la bêtise.

Son hilarité redoubla, et Legal fit chorus avec le laitier. La fermière, les enfants rirent aussi, par politesse, sans trop comprendre.

Seule, Anne-Marie ne riait pas. Elle était serrée à la gorge par une idée assez baroque, très lancinante, pour une raison qu'elle ne comprenait pas.

Cette idée, qui l'avait traversée brusquement, celle-ci :

« Mme Jérôme du Tertre... Sur une carte de visite, cela ferait très bien. »

Elle exhala un profond soupir : car cette idée, elle l'avait retenue au bord d'une futile apparence, sans oser en regarder le fond.

CHAPITRE XIV

LE DANSEUR INCONNU

Anne-Marie descendit de l'autobus sur l'esplanade de Saint-Vincent.

Le conducteur avait tiré sa montre et annoncé l'heure à haute voix : 9 h. 40.

Mais, qu'importait l'heure à la jeune fille ? Elle était libre de son temps : elle n'avait plus à se présenter aux Grands Magasins à huit heures moins cinq, sous le regard aigu du surveillant qui pointait l'arrivée du personnel.

Agréable détente de son indépendance reconquise, mais au prix d'une mortification qu'elle n'eût pas souhaitée.

Au vrai, son départ de la ferme ne s'était pas effectué sans hésitations. Elle eût pu invoquer un prétexte pour rester ; elle se contenta de raconter à son père que la rentrée aux Grands Magasins était reculée d'une heure.

Brave homme ! Il croyait sa fille sur parole et n'irait pas voir. D'autant que, mue par une fausse honte assez repréhensible, Anne-Marie avait prié son père de s'abstenir à son rayon : les visites de la famille étaient interdites par le règlement, la venue de son père de nature à lui porter tort, etc.

Au fond, Anne-Marie eût éprouvé une gêne de la présence d'un campagnard en blouse, son père !

Sentiment absurde et mesquin, sur lequel la jeune fille croyait étayer ce qu'elle appelait « son indépendance ».

Pourtant, elle était partie ce matin de la Butte le cœur un peu gros.

Une partie de la nuit, plus qu'il n'aurait fallu, elle avait pensé à Gaston Jérôme.

Certes, le fermier Legal faisait volontiers allusion aux avantages d'un mariage entre son aînée et le gars Jérôme.

C'était là un propos en l'air.

Gaston Jérôme demeurait affable en dépit de sa fortune ascendante. Mais l'avait-il jamais demandée?

Même Legal n'aurait pu le soutenir.

Alors, il paraissait préférable d'être libre chacun de son côté, de ne pas laisser dire par les mauvaises langues que la fille Legal « courait après » le laitier, et, à son propre point de vue, éviter une déception cruelle, peut-être.

Plus le temps s'écoulait, plus la différence des situations séparait une Anne-Marie d'un Gaston Jérôme.

« Donc, songeait la jeune fille, il était plus digne de s'éloigner. »

A cette raison sentimentale s'en joignait une autre. La fille des fermiers de la Buttais se trouvait désabusée sans doute à l'égard des plaisirs de la ville, mais non encore convaincue. Elle voulait poursuivre jusqu'au bout l'expérience assez fâcheuse de son séjour à Saint-Malo.

Il serait toujours temps de revenir chez ses parents.

De par les circonstances, cet inéluctable retour ne s'imposait-il pas à court terme?

D'abord la location de la chambre du Placitre finissait le 17 septembre; ensuite, ses appointements touchés l'avant-veille lui permettaient tout juste de vivre jusque-là.

265 francs en tout et pour tout! Elle avait rangé précieusement deux billets de cent francs et un billet de cinquante dans son sac à main en véritable « lézard », un cadeau de son père après une vente fructueuse.

Il lui restait une vingtaine de francs d'argent de poche,

placés à même dans la vareuse de ratine, qu'elle portait sur sa robe de flanelle blanche.

C'est pourquoi Anne-Maria avait musardé pour mieux réfléchir en chemin.

Une journée superbe s'annonçait, de la chaleur et du soleil.

Brûlant la tête de ligne de l'autobus à l'orée du boulevard Douville, elle avait descendu à pied la grande rue de Saint-Servan et repris la voiture seulement à l'hôtel de ville.

En mettant pied à terre devant les remparts de Saint-Malo, la jeune fille s'encouragea du temps splendide pour mettre à profit « sa liberté ».

Au lieu de pénétrer dans la ville, elle décida d'aller sur la plage.

Rien ne la pressait. Elle traversa de biais le terre-plein Saint-Vincent, qui sert de garage aux autos que leurs propriétaires préfèrent laisser hors de la cité aux rues encombrées et étroites.

Contournant le Château, elle utilisa la calle des anciens bains chauds pour descendre sur la grève.

La mer venait de se retirer, découvrant la magnifique plage de sable doré et permettant l'accès du Fort National, cerné par ses rochers noirâtres.

Elle irait s'asseoir là, au pied du fort, face à la ville, face au sud. Elle connaissait ce bon endroit d'avant déjeuner, où l'on peut se chauffer au soleil, en respirant la senteur des goémons.

Parvenue à mi-chemin de la pente dallée qui conduit à l'entrée du fort déclassé, elle s'assit sur le méplat d'un rocher, formant banc naturel.

Là, il lui serait loisible de poursuivre ses pensées, en profitant de la solitude, et en même temps de voir le somptueux décor du château, de la ville, de la flèche de la cathédrale, se silhouettant devant elle; d'assister à l'animation croissante, qui allait égayer la bordure de la

grève. Car, déjà, par l'éventail, descendaient les dames vêtues de couleurs vives et les cohortes d'enfants.

Déjà des tentes, des parasols s'élevaient de toute part comme aux meilleurs jours du mois d'août. Plus près, sur la « Mare aux Cochons », faite exprès pour le plaisir des petits, maint capitaine de navire en herbe mettait à l'eau ses goélettes et ses trois-mâts minuscules.

Anne-Marie songeait, tout en regardant le spectacle.

Tout à coup, sa méditation fut troublée par un bruit de pas.

Un homme, un promeneur, se glissant entre les rochers voisins, évitant les mares, cherchait sa route.

L'escarpement des rochers comme les couloirs qui les séparaient le conduisirent près du lieu où la jeune fille avait pris place.

En la découvrant assise, il poussa une exclamation étouffée.

De son côté, Anne-Marie avait reconnu son dernier cavalier du casino, ce jeune homme si correct qui s'était éclipsé après une danse.

Le regard du jeune homme parut inspecter les alentours.

— Vous êtes seule, mademoiselle? dit-il enfin.

— Mais, vous le voyez bien. A cette heure matinale, la foule n'a pas encore envahi les rochers.

— J'aime mieux cela, murmura l'inconnu.

— L'autre soir, au casino, il y avait plus de monde. Seriez-vous devenu misanthrope?

— Il se peut. J'aime la solitude. Mais, vous-même, mademoiselle?

— Je me suis assise un peu à l'écart.

— Vous avez un bien beau sac, dès le matin, constata-t-il, en portant ses yeux sur le sac en lézard.

Elle rit :

— J'accorde que le contenant est plus précieux que le contenu, 250 francs, ma bourse de jeune fille.

— Ah! vous avez là dedans 250 francs.

— Pas davantage.

Il sembla à Anne-Marie que les yeux du *quidam* se faisaient plus aigus en contemplant le sac.

Mais ses yeux se détournèrent pour scruter autour de lui.

Précisément un trio venait de s'asseoir sur une roche à quelques pas : deux prêtres jeunes et un soldat de la garnison.

— On n'est jamais tranquilles ! murmura le cavalier du casino paraissant déçu.

Il effaça une crispation de son visage, puis :

— Feriez-vous une promenade en automobile, mademoiselle ?

Tout d'abord, Anne-Marie laissa la demande sans réponse.

— Il faut que je quitte cette ville, continua l'inconnu. Accepteriez-vous de venir déjeuner avec moi ?

— Où ?

— Près d'ici, au mont Saint-Michel par exemple.

La jeune fille hésita et réfléchit :

« Après tout, songea-t-elle, pourquoi n'accepterais-je pas ? Une course au dehors me changera les idées. Ce jeune homme paraît si bien élevé. Je suis libre, et il ne me mangera pas. »

Puis tout haut :

— Vous me ramèneriez à Saint-Malo de bonne heure ?

— Bien entendu, affirma le jeune homme.

— Alors, j'accepte.

— Votre compagnie me rendra service. Voulez-vous m'attendre à la croix du Sillon ? Dix minutes au plus : le temps de prendre mon auto et je viens vous chercher.

« Je pars devant.

Le jeune homme redescendit vers le sable.

Anne-Marie remarqua qu'il opéra un détour pour

éviter de passer près du groupe des deux curés et de leur compagnon.

« Décidément, c'est un sauvage, se dit-elle. Mais d'une discrétion... Il me semble que je puis me fier à lui. »

A son tour, elle se leva et lentement s'achemina vers le Sillon.

A grandes enjambées, l'aimable jeune homme la précédait sur le même itinéraire, celui de la ville.

« Peut-être est-il à l'hôtel Franklin, supposa Anne-Marie. Un fils de famille ! »

Un peu émue, elle se rendit au rendez-vous fixé, en longeant le Sillon, la chaussée dallée qui joint Saint-Malo et Paramé.

Elle s'arrêta sous la croix de granit, qui se dresse au tiers du chemin.

Elle n'attendit pas longtemps. Une grande torpédo grise se rangea le long des bornes faisant office de trottoir.

— Vite, montez près de moi, mademoiselle.

C'était le timbre de la voix du danseur inconnu : mais elle n'aurait pu distinguer son visage, en partie couvert par des lunettes d'autos, encastrées dans une sorte de masque.

— Ma parole, je ne vous aurais pas reconnu, fit-elle gaiement.

— Je n'ai pas envie qu'on me reconnaisse, répliqua-t-il un peu bourru.

La torpédo démarra, traversa Paramé.

« Gaston Jérôme n'est pas le seul à avoir une automobile, » pensa Anne-Marie.

Cette constatation ne lui déplaisait pas et l'encourageait dans son équipée.

Lorsqu'il se trouva en dehors des maisons, le conducteur ralentit, manœuvra les leviers de vitesse, essaya les freins actionna la pédale.

— Vous avez là une belle voiture, prononça Anne-Marie pour dire quelque chose.

— Je le crois, je sais choisir, affirma l'inconnu.

— Surtout n'allez pas trop vite.

— Rassurez-vous, je ne tiens nullement à avoir une panne ou un accident. Vous avez vu, je vérifie toujours les commandes.

La voiture fila à une vitesse moyenne.

Lorsqu'il eut dépassé la côte de Cancale, parvenu à cette partie de la route plane et déserte qui longe la baie avant d'arriver au petit bourg du Vivier, le conducteur stoppa.

— Une seconde, dit-il. Je désire donner un coup d'œil au moteur. J'en ai pour une minute. Mais vous pouvez descendre, mademoiselle.

— Il ouvrit le capot, observa les organes majeurs du mécanisme.

— Bien, dit-il, tout est en ordre.

Et se retournant vers la jeune fille :

— Vovez, mademoiselle, les magnifiques grèves. Allons jusqu'à la bordure de sable.

Sur une cinquantaine de mètres, le long du rivage, c'était d'abord une lisière herbeuse, parsemée de roseaux, un marais desséché ; puis, au delà, du sable gris mélangé de vase.

Comme un cicerone, l'inconnu vantait le site :

— Quel calme et quelle splendeur ! A notre gauche, les rochers de Cancale ; devant nous, les voiles blanches des barques qui tranchent sur la couleur glauque des flots. Sur la droite, ce pain de sucre, le mont Saint-Michel, où nous allons.

Les yeux perdus dans la buée, où se mêlaient l'horizon de la mer et le ciel, Anne-Marie admirait en écoutant son compagnon aux phrases d'un lyrisme de poète.

Mais, tout à coup, elle ressentit une brusque secousse au bout du bras qui tenait son sac à main.

Le sac n'y était plus.

S'étant retournée, la jeune fille aperçut l'aimable dan-

seur qui détalait à toutes jambes, emportant le sac en lézard et son contenu.

Avant qu'elle ait pu pousser un cri, esquisser un geste, son voleur avait bondi au volant.

La torpédo fuyait à toute vitesse.

Encore une fois, Anne-Marie Legal avait été la victime de sa candeur.

Mais, cette fois, le désastre s'avérait plus grave.

Pour toute fortune, elle en était réduite à ce qu'elle avait dans la poche de sa vareuse, moins de vingt francs.

Serait-elle obligée de revenir à la Buttais, de raconter ses décevantes aventures, bref, de faire amende honorable ?

La pauvrette se mit à pleurer bien fort, assise au bord de la route.

Une demi-heure plus tard, deux gendarmes à bicyclette passèrent.

Ils aperçurent la jeune fille en larmes dans ce lieu relativement isolé. Ils stoppèrent.

— Faut pas vous chagriner comme cela, la belle, fit le plus vieux. Que faites-vous donc par ici ? Pourquoi pleurez-vous ?

Prise de court, impressionnée aussi par l'uniforme de la maréchaussée, Anne-Marie narra sa fâcheuse aventure.

— Vous avez été *refaite*, ma pauvre petite. Allons, ne pleurez pas : il y en a de plus malins qui s'y font prendre.

Sur la demande du brigadier, Anne-Marie répéta le signalement de son voleur.

— Attendez donc ! reprit le gradé.

Il tira un calepin de sa tunique et lut :

— Victor Pons, né à Saint-Étienne, le 6 juillet 1918, dit comte de Saint-Effram, dit John Bird, sujet Britannique, dit don Antonio del Belar, citoyen argentin. Cambricoleur mondain. Rat d'hôtel. Voleur d'auto — six fois

condamné et relégable. Recherché en vain par la police à Perros-Guirec, Saint-Malo et région, pour méfaits divers.

« Son signalement correspond bien à celui que vous nous donnez. Seriez-vous tombée sur ce bandit ?

Anne-Marie sanglota plus fort.

Et le brigadier se retourna vers l'autre gendarme.

— Dis donc, Potier, file avec ta bécane jusqu'au bourg ; tu téléphoneras à la police, à Pontorson, à Granville, partout où tu sais, pour signaler le voleur de la petite demoiselle, qui a sans doute volé aussi l'auto.

Et, en manière d'excuse de l'impuissance des autorités :

— Comment voulez-vous que de tels brigands n'échappent pas ! Ils changent d'état civil plus souvent que de chemises. Et puis ils parlent fort, le prennent de haut, se réclament d'un préfet ou d'un député. Bref, souvent par craintes de mauvaises histoires, on les laisse.

Puis, revenant à Anne-Marie :

— Il est probable que le commissaire de police de Saint-Malo vous appellera pour déposer.

« Redites-moi bien vos noms et prénoms, exactement votre âge, votre domicile, qu'on puisse vous trouver.

Confuse, la jeune fille s'exécuta.

— Ne vous désolez pas, ma petite demoiselle, redit le brigadier. Ce sont des choses qui arrivent. Vous avez un domicile, vous avez un peu d'argent. Vous pouvez attendre.

Puis, avec une réelle bienveillance, le brigadier fit arrêter un auto car qui revenait du mont Saint-Michel.

— Vous avez encore des places. Chargez mademoiselle, et déposez-la à Saint-Malo.

Et c'est ainsi que, sans avoir déjeuné, Anne-Marie se retrouva sur l'esplanade Saint-Vincent, vers midi et demi.



CHAPITRE XV

LA POLICE ENQUÊTE ET DINARD SUBJUGUE

— Je vous ai convoquée à titre de témoin, mademoiselle Legal, pour confirmation de vos déclarations aux gendarmes de la brigade du Vivier, déclarations qui furent enregistrées dans le procès-verbal dont je viens de vous donner lecture. Maintenant que cette affaire paraît éclaircie, je puis bien vous dire que vous avez eu de la chance.

— De la chance!

Anne-Marie exhala ce cri avec amertume. Elle avait été dépouillée sans vergogne, elle subissait la mortification d'être appelée dans le cabinet du commissaire de police.

— Oui, de la chance, affirma le commissaire avec sévérité; car, si cet individu n'avait pas été arrêté à Alençon, ni passé à des aveux complets, vous risquiez fort d'être considérée comme sa complice.

— Sa complice! moi qui ne le connaissais pas!

— C'est bien en quoi consiste votre imprudence. On ne suit pas un inconnu qui n'a aucun répondant dans le pays. Ou alors l'on s'expose, comme vous l'avez fait sans vous en douter, à monter dans une voiture volée.

— Je ne savais pas.

— J'en suis très persuadé, car j'ai les meilleurs renseignements sur vous et sur les vôtres. N'empêche que, si Victor Pons n'avait pas été appréhendé, vous pouviez avoir une très vilaine affaire sur les bras.

— Pourtant, je ne suis pas une voleuse, moi.

— Certainement non. Mais l'enquête se fût tout d'abord attachée à vous. En attendant les éclaircissements de nature à vous disculper, la justice vous eût considérée comme suspecte.

— Moi, « la victime » !

— Oui, vous, mademoiselle Legal. Mais cette éventualité fâcheuse ne s'est pas produite. Cependant, pour votre gouverne, je vais vous révéler quel individu croisa votre chemin.

« Nos inspecteurs avaient retrouvé la trace de ce Pons, qui, servi par son audace exceptionnelle et ses bonnes manières, fit de nombreuses dupes sur toute la côte bretonne.

« Il s'était réfugié à Saint-Malo. On le repéra dans le meilleur des hôtel. Une perquisition discrète permit de trouver au fond de sa valise un outillage complet de cambrioleur. On croyait le tenir. Mais le coquin eut vent de la visite de nos inspecteurs. Il disparut. Je ne serais pas éloigné de croire qu'il couchait dans les rochers de la plage pour ne pas s'exposer à être vu et arrêté en ville, qu'il cherchait une occasion de gagner le large. Pons est une fine mouche, difficile à prendre. Il connaît les précautions de la police et sait les déjouer. Il se doutait bien que la gare était surveillée, qu'il serait appréhendé sur les routes.

« Puis, comme il l'a reconnu, il ne possédait plus un traitre centime. Une seule ressource lui restait, recourir à son procédé habituel en volant une auto. Ce qu'il a fait, après vous avoir rencontrée.

« Et vous ne vous doutez guère, ma pauvre petite, que vous avez servi de chaperon à ce filou, en prenant place auprès de lui dans la torpédo, une torpédo volée sur le garage forain de l'esplanade Saint-Vincent à un gros négociant de Rennes, venu pour affaire à Saint-Malo et qui a porté plainte aussitôt.

« Mais, cette fois, l'auto fit prendre le voleur, bien qu'il ait eu soin de maquiller le numéro sans doute en le repeignant, au coin de quelques bois.

« Au garage de l'hôtel, à Alençon, le numéro trop frais attira l'attention.

« De plus, dans une poche de la voiture, on retrouva une lettre à l'adresse du négociant volé. Une heure plus tard, Pons était identifié, on lui passait les menottes.

« Ah! on a remis la main sur votre sac, mais déjà le drôle l'avait soulagé de son contenu.

« Quand il vous a rencontrée, il était à court d'argent, et vous fûtes sa providence.

« Votre sac vous sera rendu plus tard : pour le moment, il sert de pièce à conviction.

Et, d'un ton doctoral, le commissaire conclut :

— Maintenant, vous en savez autant que moi, mademoiselle Legal. Mais, pour l'avenir, laissez-moi vous donner un conseil d'expérience : ne vous fiez jamais à des jeunes hommes qui ne soient connus ni de vous, ni de personnes notables.

« J'ai dit tout à l'heure que vous aviez de la chance. Oui, car votre aventure eût pu être plus désastreuse encore.

« Voulez-vous avoir une idée du péril qui vous a menacée, sans même que vous l'ayez soupçonné?

« Eh! bien, une fois pris, Pons, qui, par gloriole, affiche volontiers son cynisme, déclara ceci :

« Lorsqu'il vous rencontra près du Fort National, sa première idée fut de vous arracher votre sac à main et de vous mettre en même temps dans l'impossibilité de crier, de le poursuivre. Il vous eût étranglée, frappée d'un coup de poing, d'un coup de couteau peut-être.

« Pons est capable de tout.

« Heureusement, deux prêtres et un soldat se sont trouvés par hasard près de vous. Pons n'a pas osé : vous l'avez échappé belle!

La jeune fille frémit. Mais tout aussitôt le commissaire lui demanda :

— Demeurez-vous à Saint-Malo quelques jours encore?

— Jusqu'au 17 au matin, puisque ma location est payée jusqu'à cette date.

— C'est bien, le cas échéant, je vous trouverai là. Car,

si l'on ramène Pons, il est possible que vous soyez confrontée avec lui.

— Cela me serait pénible.

— Je vous éviterai peut-être cette rencontre. Mais soyez là ces jours-ci.

La jeune fille quitta le commissariat un peu honteuse. C'était bien la première fois de sa vie qu'elle avait affaire avec la police.

A la vérité, son séjour à la ville ne lui était pas favorable. Des déceptions, des ennuis, pas un de ces plaisirs escomptés.

Sans la recommandation du commissaire, elle se serait probablement résignée à un retour à la ferme.

Mais, si elle devait être encore convoquée, mieux valait que ce fût à Saint-Malo, sans avoir à expliquer devant ses parents ses tribulations diverses.

Puis, une pensée la hantait : elle avait eu la guigne à Saint-Malo ; mais elle prendrait peut-être sa revanche à Dinard, la ville des élégances.

Pourquoi ne pas profiter des quelques journées où elle demeurerait maîtresse de son temps pour aller jusque-là ?

Dix minutes de traversée sur les vedettes qui partaient sans cesse de la calle de Dinan.

Ce n'était vraiment pas la mer à boire.

Et tout le monde proclamait qu'à Dinard on pouvait admirer de si jolis magasins, toutes les modes de Paris.

Elle avait pris en grippe Saint-Malo, en horreur sa chambre du Placitre.

Puisqu'elle devait se tenir à la disposition du commissaire, Dinard lui offrait un moyen de s'échapper, tout au moins l'après-midi, de ses mauvais souvenirs.

Anne-Marie décida donc de se rendre à Dinard après le déjeuner.

Le matin, elle avait comparu au bureau de police. Il n'était pas vraisemblable qu'on l'y convoquât deux fois le même jour.

Fruste déjeuner, mesuré sur l'état de sa bourse. Au lieu du petit restaurant, où chaque repas lui coûtait 9 francs, cidre compris, elle essaya d'un cabaret-dégustation, qui offrait à la gourmandise du passant des crustacés, rougis après cuisson, des huîtres, tous les *fruits de la mer*.

Elle se contenta d'un ravier de belles crevettes grises, d'un pot de beurre demi-sel. Comme boisson, de l'eau pure, subissant ainsi le mépris du patron et de la fille de service. Car la dégustation des *fruits de la mer* était surtout prétexte à boire du vin blanc, grave, muscadet, et autres crus variés.

Enfin, la jeune fille s'en tira pour 3 fr. 75; c'était une économie notable sur le petit restaurant voisin.

Il lui fallait bien prévoir la dépense de la traversée.

Elle s'embarqua sur une vedette verte. Mer d'huile, soleil éclatant.

Septembre valait mieux qu'août comme température!

Elle sauta sur le débarcadère en ciment armé, goûta la satisfaction enfantine d'être hissée jusqu'à la rue par un ascenseur.

Elle se trouvait au cœur de Dinard. Pour s'orienter, elle n'avait pas besoin de faire appel à ses souvenirs, souvenirs déjà lointains.

Deux fois seulement elle était venue à Dinard avec sa famille. La première, toute petite fille; une autre, quatre ans auparavant, lors d'une fête de musique au cours de laquelle des fanfares parcouraient les voies, au milieu de la foule endimanchée. Ce jour-là, de la ville, elle n'avait guère entrevu que des guirlandes en papier, accrochées le long des maisons et la devanture d'un cabaret devant lequel des tables étaient sorties.

Son père avait décidé de s'arrêter là pour mieux voir le défilé des fanfares, manger des galettes de sarrasin et boire du cidre bouché.

Vagues réminiscences! Mais le mouvement des promeneurs lui indiqua la direction du Centre.

Elle admira les magasins, alternant avec des hôtels. Des produits anglais, des inscriptions anglaises, telle lui parut la note dominante. Elle emprunta une rue perpendiculaire encore plus fréquentée. Au bout, la façade blanche d'un des casinos.

Anne-Marie savait trouver là les magasins chic, les succursales des grandes maisons de Paris, les étalages de la haute couture.

Très légitimement, ces robes, ces chapeaux pouvaient retenir son attention et intéresser sa coquetterie : elle avait du goût et savait apprécier les belles choses, faire le départ des exagérations de la mode.

Aussi bien, considérait-elle ces franfreluches comme ressortant d'un domaine inaccessible. Ce luxe convenait mieux aux belles dames qui la croisaient qu'à la petite provinciale, mieux encore, la campagnarde !

Pourtant, son sens affiné savait fort bien situer les caractéristiques de ce monde où se mélangeaient le snobisme des attitudes et la simplicité relative de la mise.

Certes, elle avait vu ces gens arpenter les rues de Saint-Malo ; mais ils s'y trouvaient confondus dans un autre public de baigneurs, à la fois « bonne franquette » et plus maniéré.

Elle méditait cette parole souvent répétée par les gens moyens et bourgeois de la cité corsaire.

« A Dinard, le *high life* vit la moitié du temps en costume de golf, de tennis, ou en maillot de bain ; l'autre moitié, en toilette de bal, en habit ou en smoking. »

Au bas des casinos, elle trouva la promenade cimentée qui domine la plage prestigieuse, devant un admirable horizon de mer.

Comme les hôtes de Dinard, Anne-Marie fit les cent pas. Elle arriva jusqu'au *pool*, ce bassin factice qui retient les eaux de la marée, où, du matin au soir, les fervents de la natation, des deux sexes, prennent leurs ébats sous les yeux d'un public nombreux.

Cette galerie vivante et admirative est peut-être bien pour quelque chose dans les hardis plongeurs des amateurs ! Psychologie profonde, que durent pressentir à l'avance ceux qui risquaient les frais considérables nécessités par l'installation du *pool*.

Comme les autres, Anne-Marie s'arrêta pour regarder.

Derrière elle, deux promeneurs, deux jeunes gens d'une trentaine d'années, s'intéressaient au spectacle, appréciaient les performances de tel ou telle.

Ils parlaient haut, employant ce langage châtié, un tantinet gouailleur, qui caractérise l'homme de sport et l'homme du monde.

Anne-Marie revint sur ses pas, le long de la digue, admira la terrasse du Casino-Balnéum, ou des tables tentatrices recouvertes de nappes de couleur, coiffées de parasols de nuances vives, s'offraient aux découverés.

Déjà, en nombre, les consommateurs avaient pris place, buvant des boissons fraîches dans de grands verres, à l'aide de pailles, se versant des tasses de thé, ou dégustant des pâtisseries.

« Des gens chics songea la fille des fermiers de la Buttais. On ne m'avait pas trompée sur le compte de Dinard. »

Un vague regret s'envola sous un sourire résigné. Cela non plus, ce n'était pas pour elle !

Un peu plus loin, la jeune fille s'arrêta contre la balustrade séparant deux créneaux du mur dominant la plage. Elle contempla l'horizon de mer.

Mais, en même temps, elle put apercevoir les deux jeunes gens qui, tout à l'heure, étaient placés près d'elle, en regardant le *pool*.

Ils suivaient la promenade et s'approchaient.

CHAPITRE XVI

DEUX HOMMES CHIC

Ils étaient mis comme les autres, avec le laisser aller des costumes de plage, corrects, mais exempts de toute prétention : canotiers aux rubans noirs, veston de flanelle grise, chemise molle, et longues régates de soie bleu de roi et rouge, les couleurs anglaises.

Ils firent halte auprès de la jeune fille. Avec aisance, sans mots déplacés, ils tentèrent d'engager la conversation.

— Belle journée, madame.

Anne-Marie ne répondit pas. Les recommandations du commissaire de police lui revenaient à la mémoire. « Chat échaudé craint l'eau froide », eût dit son père, dans sa sagesse paysanne.

— Vous allez vous attarder, madame, continua le même interlocuteur; laissez passer l'heure de votre bain, de votre tennis, de votre partie de golf peut-être?

Anne-Marie avait tourné la tête comme si elle n'avait pas entendu.

Et ce mouvement lui fit découvrir un groupe qui s'avancait en ligne. Cinq personnes : deux dames élégantes, l'une paraissant plus âgée, portant de très beaux bijoux, l'autre jeune et fort jolie. Entre les deux femmes, Gaston Jérôme, bien pris dans un complet veston de bonne coupe.

A gauche, deux autres hommes, l'un à la physionomie souriante, le second d'aspect plus grave, aux cheveux grisonnants : un personnage important sans doute, à la boutonnière ornée d'une rosette de la Légion d'honneur.

Anne-Marie devint pâle et se pencha vers le créneau qui dentelait la bordure de la promenade. Elle voulait échapper au regard de Gaston Jérôme.

D'ailleurs, il semblait présumable que le laitier du Tertre, très attentif à la conversation échangée avec ses voisines, passerait sans même voir la silhouette qui lui tournait le dos.

Cependant la jeune fille éprouva la sensation nette qu'un coup de chapeau s'échangeait entre les deux hommes qui se trouvaient à ses côtés et le groupe des cinq, parvenu à leur hauteur.

Ils se connaissaient donc? C'était là une référence sérieuse aux yeux d'Anne-Marie, signalée comme telle par le commissaire de police de Saint-Malo, conseil d'expérience en la matière.

En outre, Anne-Marie éprouva une curiosité jalouse à savoir quelle était cette belle dame qui marchait aux côtés de Gaston.

Mue par ce double sentiment, elle se retourna vers les deux jeunes hommes demeurés non loin d'elle, et, leur désignant les cinq, qui s'étaient éloignés et escaladaient maintenant les marches de l'entrée du Casino-Bal-néum :

— Vous les connaissez donc? interrogea-t-elle.

— Si nous les connaissons, fit l'un d'eux. Nous n'avons pas de peine : tout le monde les connaît à Dinard.

— Pas moi, pourtant.

— On voit que vous n'êtes pas du pays... madame, ou mademoiselle?

— Mademoiselle.

— Mademoiselle, reprirent les deux hommes en s'inclinant avec galanterie.

Et l'un d'eux ajouta :

— Vous avez cessé d'être muette, mademoiselle. Nous vous en félicitons, car c'eût été dommage. A notre tour, nous pouvons délier nos langues et vous nommer les personnes qui vous intriguent. D'abord, à tout seigneur tout honneur, le vieux monsieur décoré est le raffineur Verdal, le sénateur, l'ancien ministre. Il ne connaît pas le

chiffre de sa fortune, mais je changerais volontiers avec lui. Il possède la plus belle villa de la Malouine. Il possède aussi, comme propriétaire, l'*Impérial Palace*, le plus grand hôtel d'ici. Et le monsieur à côté de lui est le directeur de l'*Impérial*, un monsieur très bien. A Nice, l'hiver, il mène le *Cosmopolite*, six cents chambres, avec salle de bains, ce qu'il y a de mieux sur toute la Côte d'Azur.

— Mais les dames? insista Anne-Marie.

— Les dames? La plus vieille, celle qui a le collier de perles à triple rang, et aux oreilles des diamants qui font bien dix carrats, c'est M^{me} Verdal. L'autre, la jeune, c'est la femme du directeur. Entre elles deux, vous avez sans doute remarqué un beau garçon très chic. Je le connais moins, parce qu'il habite de l'autre côté de l'eau, une gentilhommière sur la Rance. Un gentleman farmer, qui s'appelle du Tertre; je ne sais pas trop s'il est vicomte ou baron. En tout cas, ce n'est pas un noble comme les autres, car il travaille, ou il fait travailler.

« Figurez-vous, mademoiselle, que ce du Tertre fabrique dans ses terres le beurre le plus coté du pays : il est devenu le fournisseur attitré de l'*Impérial* et de tous les hôtels qui se respectent. « Il fait son beurre », c'est le cas de le dire. Souvent, il vient prendre ses repas au *Palace*.

— Pour voir la dame si jolie, sans doute?

— Plutôt pour la cuisine, qui est raffinée et faite avec son beurre, du moins pour lui.

— Alors, il fréquente le *Palace*?

— Ma foi, je l'ai aperçu plusieurs fois dans la partie de la salle à manger en terrasse sur la mer, où l'on sert à la carte.

« Et ça ne m'étonnerait pas que les cinq qui viennent de passer tout à l'heure aient déjeuné ensemble... Un déjeuner fin, avec un champagne frappé... Du 300 francs par tête.

— Vous dites ? sursauta Anne-Marie.

— Je dis 300 francs, et encore prix de l'addition du propriétaire. Pour vous et moi, ce serait encore plus cher. Pour des Américains, faudrait doubler... Pensez, mademoiselle, du champagne marqué 200 francs sur la carte.

— C'est effarant !

— Ce sont les prix des hôtels de luxe : y vient qui veut.

— Et qui peut, murmura la jeune fille ; car elle estimait sa fortune présente à trois billets de cinq francs et quelques sous.

Elle se demandait comment il pouvait y avoir au monde des créatures capables de payer un déjeuner à raison de 300 francs par tête, lorsqu'il existe tant de malheureux qui n'ont pas de quoi manger.

Pourtant, Gaston Jérôme faisait partie de ces prodiges puisqu'il fréquentait l'*Impérial* : Anne-Marie connaissait trop sa fierté pour être sûre que Gaston rendait les politesses, à son tour.

Mais ces jeunes gens, avec qui la jeune fille avait lié conversation, étaient aussi des habitués de ces hôtels somptueux et parlaient de ces prix fantastiques avec un naturel déconcertant.

Fallait-il qu'ils soient riches !

Un monde nouveau, insoupçonné, se découvrait à la fille des fermiers de la Buttais.

Le plus hardi des deux prit la parole :

— Excusez-nous, mademoiselle, le temps passe vite en votre compagnie si agréable. Il va être 17 heures. Voulez-vous nous faire l'honneur et le plaisir de prendre un porto à notre table ?

— Mon Dieu, monsieur, si je ne dois pas être indiscrete.

Anne-Marie acceptait gentiment, sans se faire prier : Elle faisait toute confiance à ces messieurs comme il faut, qui avaient de si belles relations.

— Allons jusqu'au bar *Ernest*, proposa l'un d'eux.

Le trio remonta la rue aux beaux magasins.

A mi-chemin s'ouvrait le bar célèbre, une grande salle de consommation et un jardin. Déjà la foule s'y pressait. Un orchestre versait ses mélodies sur les consommateurs.

— Mettons-nous dans la salle, proposa le plus grand et le moins loquace des deux hommes. Nous serons un peu plus épargnés par les instruments.

— Si tu veux, consentit l'autre, mais je pensais que tu aimais la musique ?

— Pas celle-là. On nous sert le *Beau Danube bleu*...

— Vous êtes musicien, monsieur ? interrogea Anne-Marie. Ce fut le compagnon qui fit la réponse en ricanant :

— Musicien. Oh ! combien, et même dilettante... Allons, Bébert, parle un peu de musique avec mademoiselle : tu vois bien qu'elle n'attend que cela.

Celui qui se prénommaait probablement Albert, mais que son ami appelait Bébert, ne se fit pas prier.

A la jeune fille, dont toute l'érudition musicale se bornait aux catalogues de disques pour phonographe, Bébert cita les morceaux les plus connus du répertoire, et les airs d'opéra, et les airs de danse : de tous, il donnait les noms d'auteurs, connus ou inconnus.

Anne-Marie était débordée par cette science qu'elle n'avait garde de commenter.

— Chez Ernest, conclu-t-il, on nous donne seulement des airs de bastringue. Jamais de concerts classiques... *Faust*, je le joue par cœur... Malgré cela, j'aime mieux suivre du Beethoven sur la partition.

— C'est beau, la musique, ça accompagne agréablement un repas, mais cela ne le remplace guère. Aussi vrai qu'on m'appelle Loulou.

Et Loulou interpella son compagnon :

— Si nous allions dîner chez la mère Moussig ?

— Ma foi, c'est une idée, approuva l'amateur de musique.

— Je dois vous expliquer, mademoiselle, fit Loulou en s'adressant à Anne-Marie. La mère Moussig tient un « zinc » près de la gare. On traverse la salle de consommation fréquentée par des employés de chemin de fer, et, dans une petite pièce attenante, la mère Moussig sert à diner aux clients. Une bonne cuisine simple, car la mère Moussig a été jadis dans une maison bourgeoise. Un vrai cordon bleu qui fricote de bons plats. Et cela change de la nourriture des palaces.

« Entre nous, mademoiselle, quand on n'est pas un propriétaire comme Verdal, ou un fournisseur comme l'élégant du Tertre, les palaces servent, le plus souvent, de la rata-touille aux clients ordinaires. C'est là qu'on pratique l'art de couper une sardine en quatre, bien présentée sur un plat de métal argenté, avec une bordure de fleurs de capucines.

« Le règne des boîtes de conserve et des sauces faites d'avance pour la semaine.

« Le client n'y voit que du feu... et trente-six chandelles en déchiffrant l'addition : — le coup de fusil !

« Rien de semblable chez la mère Moussig. Aussi, mademoiselle, si vous voulez bien venir, vous vous rendrez compte en dinant avec nous ; c'est de bon cœur que nous vous invitons.

Anne-Marie apprécia l'invitation formulée avec une simplicité bon enfant. Pourtant elle secoua la tête en signe de refus :

— Trop aimables, messieurs ; mais ma dernière vedette part à dix-neuf heures, et je dois regagner l'autre rive.

— A Saint-Malo ? demanda ingénument Ébért.

— Non, à Paramé, répondit la jeune fille prise d'une subite honte en songeant au taudis du Placitre.

— Paramé, reprit Loulou, vous êtes descendue peut-être au *Grand-Hôtel* ?

— Oui.

Elle s'était prise dans le petit mensonge et s'y enferrait.

— Établissement coté.

— Vous le connaissez ?

— Non, pas personnellement. Mais un copain... je veux dire un ami, y a fait une saison.

Loulou était pris d'une considération pour Anne-Marie. Une jeune fille convenable. N'était-elle pas au *Grand-Hôtel* de Paramé ?

— Ne manquez pas votre bateau, mademoiselle, prononça-t-il plus grave. Car il ne faut jamais se faire attendre : que ce soit un monsieur qui attende une dame, une dame qui attende un monsieur, ou une mère qui attende sa fille, cela crée toujours des impatiences, souvent du chagrin... et puis cela retarde le service.

— Vous dites vrai, monsieur, l'exactitude est la politesse des rois.

— Oh ! vous avez fait vos études, mademoiselle ; vous savez tenir une conversation, mieux que la dame de la table d'en face.

La *Dame de la table d'en face* ne pouvait faire autrement que d'attirer l'attention.

D'abord par sa toilette flamboyante et sa capeline à plume d'autruche ; ensuite par des bijoux voyants, des broches étincelantes piquées un peu partout, des bagues de pierreries multicolores encombrant ses doigts, et surtout par son verbe haut, criard, réclameur.

— Garçon ! on fume, ici. Cela me gêne...

— Garçon ! les journaux illustrés...

— Garçon ! de quoi écrire...

— Garçon ! cette bière est infecte.

Du coup, le gérant se précipita :

— Mais, madame, la bière est la même pour tous nos clients, et ils ne s'en plaignent pas, au contraire. Toutefois, on va vous changer votre bock.

Le gérant empressé, les garçons affolés, entouraient à l'envie cette baigneuse difficile.

Anne-Marie la regardait avec un sentiment, où se devinait une sorte d'admiration et de stupeur.

— C'est une grande dame, confia-t-elle à son voisin Bébert, et qui sait se faire obéir.

Ce dernier pouffa :

— Révérence parler, mademoiselle, c'est une vieille peau.

— Mais, ses bijoux ?

— Du toc ! Ils n'impressionnent que ceux qui ne la connaissent pas... Elle boit un bock, la consommation la moins chère, espérant trouver l'imbécile qui l'emmènera dîner.

« Mais le soir, sur le trottoir du Grand Casino, jusqu'à trois heures du matin, elle guette les joueurs.

« La dame a baissé ses prétentions. Elle est outrageusement fardée et d'âge canonique. Au fond, avec ses grands airs, c'est une pauvre mâtine.

La jeune fille apprenait la vie.

Le décord de luxe de Dinard comportait de multiples apparences. Elle se leva.

— Je vous remercie, messieurs.

— Désirez-vous qu'on vous accompagne jusqu'à l'embarcadère ?

— Oh ! bien inutile ! Achevez vos verres. Je trouverai mon chemin.

Bébert et Loulou saluèrent en s'inclinant avec correction. Anne-Marie sortit.

Elle était à la fois contente et mécontente de cette promenade à Dinard. Contente, parce que le cadre de cette ville lui plaisait. Puis, ses deux chevaliers servants s'étaient montrés si discrets, si hommes du monde !

Loulou et Bébert, ces appellations l'avaient sans doute un peu choquée : mais ne s'accordaient-elles pas avec l'ambiance désinvolte de cette station balnéaire, dont toute pose se trouvait bannie ?

Ces jeunes hommes, qui étaient-ils ? A coup sûr des personnalités connues ; à telle enseigne qu'au bar *Ernest*

ils tutoyaient les serveurs et en étaient tutoyés. Familiarité quelque peu étonnante au premier abord, mais qui ressortait sans aucun doute d'un genre mis à la mode par la jeunesse dorée.

Mécontente, Anne-Marie l'était aussi d'avoir rencontré Jérôme si occupé auprès de la jolie dame brune.

Après tout, n'était-ce pas son droit, à ce garçon ?

Elle devait en convenir, mais ne pouvait oublier cette fortuite rencontre.

Elle regagna Saint-Malo, sa chambre du Placitre, et dormit mal, éveillée en sursaut par le heurt de rêves contradictoires.

CHAPITRE XVII

DÉSILLUSION !

Les deux jours qui suivirent, 13 et 14 septembre, Anne-Marie s'astreignit à rester à Saint-Malo.

Malgré des moments d'audace, elle demeura crainative.

Si on la demandait chez le commissaire, mieux valait ne pas s'éloigner.

Pour fuir sa chambre du Placitre, par la porte Saint-Pierre toute proche, elle gagna la grève de Bon-Secours.

La foule des baigneurs s'y entassait. Mais, dans un coin de la plage, la jeune fille trouva une solitude relative, lui permettant de s'isoler dans ses pensées.

En face d'elle, Dinard luisait sous le soleil.

Dinard, lui rappelant la rencontre des deux jeunes hommes si bien, et aussi l'image lancinante de Gaston Jérôme si empressé auprès de la dame brune.

Pourquoi le passage fortuit sur la digue du laitier, un voisin, occupait-il à ce point son esprit ?

Pourquoi cette jalousie, inavouée mais réelle ?

Elle le connaissait de toujours. Pour cela sans doute, ce voisin doux et poli était devenu son client aux Grands Magasins de la Côte, où, d'ordinaire, il opérait ses achats. Mais, parce qu'il plaisait à Jérôme d'acheter quelques *bricoles* en passant près du comptoir des Articles de Paris, parce que la laiterie du Tertre était proche de la Butte, pouvait-elle exercer un droit de regard sur les faits et gestes du grand garçon ?

Non ! certes. Gaston était bien libre.

Et Anne-Marie n'avait rien de commun avec une intrigante, ou une commère.

En dépit de tous les raisonnements, cette hantise la travaillait.

Elle était triste, au point de ne goûter nulle détente au spectacle continu de cette plage ensoleillée ; les toilettes claires, les cris des enfants, maîtres du sable, les ébats des baigneurs, les silhouettes des bateaux qui, après avoir doublé le môle, passaient près du rivage.

Pas plus, elle ne prêtait attention aux visiteurs du tombeau de Chateaubriand, circulant en rangs pressés, sur l'étroite chaussée du Grand-Bé, comme des fourmis sur leur piste.

Seulement, après le coucher du soleil, son attention fut retenue par le « hourvari », rassemblant tous les désœuvrés de la plage, accourus pour contempler ceux de ces pèlerins qui s'étaient laissé surprendre par la marée, avant que de pouvoir franchir la chaussée.

Alors, parmi les cris de joie peu charitable et les quolibets de polissons, les attardés devaient se déchausser et barboter pour franchir le banc d'eau toujours plus tumultueux à mesure que le flot montait.

Puis, en quelques minutes, le Grand-Bé désert, cerné par la mer, redevenait une île jusqu'à la marée suivante.

Au crépuscule, la plage se vidait : les bandes d'enfants,

les touristes, les gens de la ville regagnaient leur logis, leur hôtel.

Table familiale ou table d'hôte, de nouveau le dîner les réunissait.

Le dîner ! Pour Anne-Marie, le dîner s'était borné à un petit pain et une tranche de jambon, sandwich grignoté en cachette, sur la grève, à l'heure du goûter des autres. Car il lui fallait économiser pour tenir jusqu'au bout.

Aussi, le lendemain, 15 septembre, Anne-Marie se résolut à s'évader de Saint-Malo, à retourner vers ce Dinard, qui lui plaisait, qui l'attirait aussi d'une manière impérative.

Double sentiment ; elle voulait revoir cette digue, sur laquelle elle avait aperçu Jérôme... Peut-être de nouveau verrait-elle passer le laitier ?

Ce spectacle lui serait cruel, elle s'en doutait, sans savoir exactement pourquoi.

Souvent, sur cette terre, l'on est poussé par une inconscience morbide au-devant d'une douleur qu'on pourrait parfaitement éviter.

Mais Anne-Marie dissimulait la perspective très confuse de cette rencontre sous un prétexte mieux raisonné, plus avouable.

Peut-être reverrait-elle les jeunes gens qui, l'autre jour, s'étaient montrés si convenables et avaient paru l'apprécier ?

Pourquoi ne leur confierait-elle pas sa situation ?

Ils devaient être des Parisiens bien posés, possédant des relations nombreuses et haut placées.

Ne connaissaient-ils pas le raffineur Verdal ? Était-il fou d'escompter que ces jeunes hommes pourraient lui être utile, la recommander, l'aider à trouver une place dans la Capitale ?

Après tout, il n'y avait pas que Saint-Malo ! Autre part, loin de la Butte et du Tertre, il paraissait possible à une honnête fille de gagner sa vie !

Anne-Marie débarqua à Dinard.

Mais, en vain, elle parcourut la digue; elle stationna sur un banc d'où les promeneurs ne pouvaient échapper à ses regards. Elle n'aperçut ni Gaston Jérôme, ni ceux qui, si aimablement, l'avaient emmenée prendre un porto au bar *Ernest*.

Une dernière fois, elle parcourut la promenade dans toute son étendue. De nouveau, elle envia les consommateurs qui se prélassaient à la terrasse coquettement parée du *Balnéum*.

Elle s'approcha de la pancarte où étaient affichés les prix :

« Thé complet : 6 francs, » lut-elle.

Un rapide calcul mental, et elle se dit :

« Pour mon ultime jour de liberté, je puis bien m'offrir cet extra. »

J'ai déjeuné d'un croissant, j'ai faim. Du thé avec des tartines beurrées, cela fera mon dîner. Et demain, je regagnerai la ferme.

Elle choisit une table. Un garçon s'avança pour prendre sa commande.

Anne-Marie pensa défaillir. Sous sa veste blanche, portant un numéro de service à la boutonnière, elle venait de reconnaître l'un des jeunes hommes si bien de l'autre jour, celui qu'on appelait « Loulou ».

Garçon de café! métier fort honorable, certes, mais ce n'était plus le gentleman auquel avait songé la jeune fille.

Aussi bien, Loulou semblait, lui aussi, avoir reconnu sa commensale du bar *Ernest*, la pensionnaire du *Grand-Hôtel* de Paramé. Car, pris d'une gêne subite, il avait fait demi-tour et gagné l'office, en recueillant au passage sur un plateau des gobelets vides.

Anne-Marie n'en revenait pas. Mais, son attention ayant été appelée sur l'orchestre qui préludait à l'extrémité de la terrasse, elle distingua l'autre monsieur, celui prénommé familièrement Bébér.

Il était musicien. Oh! oui, car, s'efforçant de lire une partition placée sur un pupitre, avec conscience il raclait son violoncelle.

Quelle désillusion!

Mais un gérant en habit s'était approché d'elle.

— Comment, on ne vous a pas encore servie, madame. Il ne faut pas en vouloir à votre garçon, encore un peu neuf dans un service qu'il a pris seulement hier. Un chômeur que j'ai recueilli, car il avait de bons certificats. Il a été employé au restaurant de l'*Impérial Palace* jusqu'à la fin de la grande saison.

« Vous voudrez bien l'excuser, madame? Dans le métier, il y a des jours brillants, mais plus encore des jours durs.

Le gérant se mit à la recherche de Loulou.

Anne-Marie profita de sa disparition pour s'éloigner à son tour.

En passant la porte d'Émeraude, cette baie creusée dans le roc, elle arriva à la calle. Elle sauta dans une vedette blanche au moment où la petite embarcation à moteur était prête à démarrer.

— Place, s'il vous plaît...

L'homme du bord, la sacoche en bandoulière, contrôlait les tickets pris avant le départ, ou opérait la recette auprès des personnes qui n'avaient pas eu le temps de se munir d'un passage.

Anne-Marie s'empessa de sortir de sa poche un billet de dix francs, le dernier.

Un souffle de brise lui arracha des doigts le billet, qui s'en alla dans la mer.

La jeune fille régla son dû, 1,75, avec de la menue monnaie.

Mais, lorsqu'elle eut pris pied sur la calle de Saint-Malo, Anne-Marie compta sa fortune. En tout et pour tout, il lui restait 35 centimes.

Elle n'avait plus faim.

La nuit tombait. Elle rentra dans sa chambre de la place du Placître.

CHAPITRE XVIII

LE RETOUR A LA TERRE

Les premières lueurs du jour surprirent Anne-Marie assise sur sa couche. Le courage lui avait manqué pour se mettre au lit.

Elle n'éprouva pas la nécessité du sommeil. Sans bouger, les mains jointes entre ses genoux, elle réfléchissait.

Plus d'argent, plus de quoi manger. Alors, sans tergiverser, sans plus attendre, une seule solution s'offrait : retourner à la ferme.

Il lui en coûtait de faire l'aveu de ses mésaventures : mais son père était bon ; il éprouverait une telle joie de retrouver sa « Fleur des Champs » qu'il déplorerait les fâcheux incidents du séjour à la ville et pardonnerait les imprudences.

Cependant, ce n'était là qu'un premier choc, un peu pénible. Mais après ?

Anne-Marie reprendrait sa vie habituelle, d'autant plus morne et plus triste qu'aucun espoir ne viendrait lui donner du courage et de la résignation.

Elle savait maintenant ce qu'était la ville, du moins pour une humble fille comme elle. Pas de satisfactions compensatrices, pas de plaisirs réels, de mauvaises gens à éviter, des cruautés, inconscientes ou non, à subir.

Mais, à la ferme, elle devrait prendre sa part du travail commun, ne plus faire sa *princesse rêveuse*, repiquer des tomates, s'occuper de la basse-cour : sa mère en coiffe lui avait toujours donné l'exemple de la façon de se rendre utile.

Après tout, cela valait bien les occupations d'une demoiselle.

selle de magasin, toujours sur ses jambes, devant un comptoir. Au moins, elle serait *chez elle*.

Pourtant, une autre pensée l'assaillait, une pensée par trop cruelle.

A la Buttais, elle redeviendrait la voisine de Gaston Jérôme. Passe encore de se livrer aux tâches matérielles et infimes; mais, si près du Tertre, avec la hantise de savoir le grand garçon « à une sabotée », comme disait Legal, la perspective probable de le voir un jour « s'établir », de faire la connaissance de sa femme...

Cette vision, elle se jugeait incapable de la supporter. Pourquoi?

Par cet examen de conscience, Anne-Marie fut bien contrainte d'apercevoir la vérité, le sentiment incoercible qui l'inspirait : elle aimait Gaston. Elle devait bien se l'avouer à elle, puisqu'elle ne l'avouerait pas aux autres, même à ses plus intimes.

Aussi, pourquoi son père avait-il fait allusion à un mariage possible avec le voisin?

Brave homme, il ne méritait pas d'être incriminé! Ne lui avait-elle pas affirmé qu'elle n'épouserait qu'un homme de la ville... Il était dans son rôle en voulant assurer l'avenir d'une fille qu'il chérissait.

Il jetait les yeux sur le monde étroit qui lui était ouvert. Comment eût-il cherché au delà?

C'est ainsi qu'il avait tout d'abord pensé au gars Jérôme, fils de cultivateurs; il appréciait les qualités et la situation du voisin, les âges en rapport; il n'en voyait pas davantage. Et, si Gaston Jérôme se fût montré hostile à ce vague projet, Legal n'eût certes pas insisté. Il aurait cherché d'autres partis possibles, objets d'une lointaine allusion devant sa fille.

Ainsi, il avait parlé d'un marchand de bestiaux de Saint-Suliac, un homme possédant *du bien*, un peu âgé cependant pour la fillette, trente-six ou trente-sept ans... et qui buvait parfois.

Ou encore, le fils d'un gros cultivateur de la Gouesnière, revenu depuis avril de son service militaire, un bon « ouvrier », connaissant la terre et très prisé dans le pays...

Voilà les épouseurs auxquels la fillette du fermier Legal pouvait prétendre !

Et, par un retour sur elle-même, Anne-Marie se reprenait à songer à ces honnêtes garçons, Loulou et Bébert, l'un serveur, l'autre musicien d'orchestre, rencontrés à Dinard.

Elle croyait avoir devant elle des fils de famille, des représentants de la belle société. Elle avait éprouvé un choc en éprouvant que Bébert et Loulou étaient des hommes du peuple, des travailleurs en chômage... Elle ignorait tout d'eux, s'ils étaient mariés, s'ils avaient une famille ; ce qu'elle pouvait affirmer, c'est la parfaite correction, le respect même à son égard, de ces compagnons de rencontre.

Eux-mêmes n'étaient-ils pas tombés dans une méprise semblable, pensant avoir devant eux une jeune fille du monde, un peu étourdie, un peu libre d'allure, mais parfaitement honorable ?

S'ils avaient cru s'adresser à une petite paysanne !

Poussant son raisonnement jusqu'au bout, la fille du fermier en venait à supposer que, même libres de liens antérieurs, ces hommes vivant d'une profession les mettant en contact avec des bourgeois, grands et moyens, eussent repoussé un mariage avec une Anne-Marie Legal.

Dur aboutissement de ses réflexions : elle se voyait condamnée à épouser un de ses pareils, un cultivateur quelconque, ou à ne pas se marier du tout.

Elle était persuadée d'avance que son père ne l'obligerait pas à s'unir contre son gré.

Mais son avenir lui apparaissait quand même lamentable.

Elle deviendrait une vieille fille. La joliesse de ses

vingt ans se fanerait vite : le chagrin et le hâle du grand air creuseraient ses traits. Elle devrait remplacer sa mère, dont les jambes s'usaient, aller à sa place au marché de Saint-Servan, les mardis et vendredis, s'accroupir sur le seuil de la Halle avec, devant elle, le panier contenant les œufs, le pain de beurre et les volailles.

En rentrant, en dehors de sa part des travaux de la Buttais, elle aurait à reprendre les chaussettes de ses frères ; plus tard, elle les verrait se marier avec des grosses filles de campagne, en coiffe, apportant quelques champs et quelques écus. Quelle vie serait la sienne !

Pourquoi ses parents lui avaient-ils fait faire des études dans une pension ?

Maintenant, ni la ville, ni la campagne ne pouvaient lui apporter les éléments du bonheur le plus minime. Elle n'entrevoyait plus aucune félicité ici-bas, puisque le seul amour qu'elle osait concevoir lui apparaissait inaccessible.

Alors la tentation lui vint d'en finir avec la vie.

Elle ne fit rien pour la repousser tant sa peine était vive.

Comme en une sorte d'hallucination, elle imagina sa fin tragique, mais en même temps, par esprit d'ordre, elle voulut expliquer dans une lettre envoyée à ses parents sa fatale détermination.

Ayant écrit huit grandes pages dans un état de surexcitation qui lui ôtait tout contrôle d'elle-même, Anne-Marie, au moment de fermer l'enveloppe, à bout de résistance, éclata en sanglots.

A ce moment, des pas sonnèrent dans l'escalier de bois ; puis, par deux fois, l'on frappa à sa porte.

D'un sursaut, Anne-Marie se dressa.

« Le commissaire de police, sans doute, songea-t-elle. Jusqu'à la fin, je serai donc tourmentée ! »

Elle avait le temps avant la nuit. Sa montre marquait à peine dix-sept heures.

Elle alla ouvrir.

Mais, d'une impulsion, elle recula jusqu'au fond de la chambre, comme si on la prenait en faute.

Gaston Jérôme était devant elle.

— Vous m'excuserez, mademoiselle Anne-Marie, de venir vous relancer jusque chez vous. J'ai eu tellement de mal à vous trouver... Je pensais vous voir aux Grands Magasins de la Côte; je voulais vous consulter sur une chose urgente, vous savez le plan de la maison du Tertre...

« Aux Grands Magasins, à votre rayon, j'ai rencontré seulement M^{lle} Lucienne. Elle m'a appris que vous n'étiez plus dans votre place; elle m'a donné votre adresse au Placitre.

— Vous, ici! murmura Anne-Marie.

— Oui! je me suis renseigné... Mais, vous pleurez?

— Oh! ce n'est rien!...

Gaston parut contrit :

— Ce n'est rien, dites-vous. Pourtant, si vous pleurez, cela veut dire que vous êtes malheureuse... et si vous êtes malheureuse, je le deviendrai moi aussi.

— Pourquoi donc?

— Parce que, parce que...

Le grand garçon demeura coi.

De nouveau Anne-Marie sanglota. Puis semblant se décider :

— Après tout, mieux vaut que vous sachiez de suite... Je ne veux pas que plus tard vous me preniez pour ce que je ne suis pas, si par hasard on vous parle de moi dans le pays.

« Voici ce que j'écris à mon père... Je lui dis tout, comme au prêtre dans le confessionnal. Lisez. Après, vous me laisserez.

De plus en plus troublé, Gaston parcourut la lettre. Lorsqu'il eut achevé, il leva les yeux sur Anne-Marie, des yeux remplis de larmes.

— Pauvre, pauvre petite Fleur des Champs! prononça-t-il doucement. Vous êtes victime de votre sensibilité. Vous

possédez une âme simple, exquise, un cœur pur... De prime abord, vous vous êtes heurtée à tout ce que la ville renferme de méchancetés, de bassesses et d'égoïsmes.

« A la ville comme à la campagne, il existe de vilaines gens. Pour les éviter, il faut d'abord les découvrir. Vous auriez besoin d'un guide sûr, un guide qui vous aime et vous apprécie, non pas pour susciter votre méfiance, car c'est là un assez piètre sentiment, mais pour servir vos yeux et vous montrer le monde tel qu'il est.

« Si vous le vouliez, je pourrai être ce guide-là. Dites, le voulez-vous, petite Fleur des Champs?

Il lui tendait ses mains.

Malgré tout le désir de son être, Anne-Marie n'osait les prendre.

— Je ne suis pas digne de vous, dit-elle enfin.

— Mais si, riposta Gaston sur ton bon enfant. Vous avez cru trouver le bonheur à la ville. Après tout, chercher le bonheur n'est pas un crime. Dans votre lettre à votre cher papa, vous exposez des petites misères, bien peu graves : pas de quoi fouetter un chat.

— Si, une grande misère... Par vous, rétorqua la jeune fille.

Il s'enhardit :

— Puisque je vous aime, cette misère n'existe plus. Et je ne vous aime pas depuis hier, sachez-le !

— Moi ! la fille Legal.

— Oui, vous, mademoiselle Anne-Marie. Croyez-bien que je ne mets aucune réserve dans mon aveu, car nous traitons, n'est-ce pas, d'égal à égal. La fille du fermier de la Buttais vaut bien le fils du fermier Jérôme.

« Si je me suis un peu élevé, je ne saurais oublier que mon brave homme de père ne savait ni lire ni écrire... Il m'a envoyé à l'école... Aujourd'hui, je me sers du téléphone et j'apprends la dactylo. Et vous, mademoiselle Anne-Marie, vous avez passé votre brevet... Vous pourriez concourir pour être institutrice ou demoiselle des postes.

« Vous êtes restée à votre ferme, et vous avez eu raison. Car, soit dit sans reproche, l'expérience que vous venez de tenter ne vous a guère réussi.

« Alors, une fermière, un laitier, c'est fait pour aller ensemble, pas vrai ?

Anne-Marie ne répondit pas. Les paroles de Gaston résonnaient dans son cœur : mais étaient-elles l'affirmation d'une réalité, ou les échos d'un rêve ?

Cependant Jérôme avait pris les feuillets de la lettre qu'il venait de parcourir.

Ayant en vain cherché dans la chambre un âtre, un foyer quelconque, il s'approcha de la gouttière, qui courait sous le vasistas ouvert.

Il tira de sa poche un briquet de fumeur, puis brûla les lignes tracées par la jeune fille, dispersa les cendres.

— Seigneur ! que faites-vous ! s'écria Anne-Marie.

— Vous le voyez, je détruis cette lettre, pensant qu'elle n'a plus raison d'être. Nous nous sommes mis d'accord, n'est-ce pas ? Et, s'il y avait malentendu entre nous deux, il se trouve désormais dissipé.

Ce disant, de nouveau, il tendit ses mains à la jeune fille.

Cette fois, elle y plaça les siennes.

— A la bonne heure, s'écria Gaston, portant à ses lèvres les doigts d'Anne-Marie. Et, ma petite Fleur des Champs, comme vous n'avez plus rien à faire ici, je vous propose de vous reconduire à la Buttais. J'ai ma voiture en bas.

« Il est juste que votre père et votre mère soient les premiers avertis de la nouvelle...

« Pensez-vous qu'on me gardera à dîner ?

— J'en suis sûre.

Anne-Marie avait retrouvé son joli sourire. Pourtant, elle ajouta non sans malice :

— La Buttais, vous vous en doutez bien, n'a rien de l'*Impérial Palace*.

— Une bonne maison, je n'en disconviens pas. La cui-

sine y est agréable, quoiqu'un peu compliquée. Le décor est plaisant. Je vous le ferai connaître. Mais, au fond, cela ne vaut pas son chez soi.

— A la ferme, il y aura toujours des œufs.

— Parfait, une savoureuse omelette au lard. Puis, nous rapporterons de Saint-Malo quelques provisions. Je compte encore vous faire choisir une bague.

« Après le souper, sous la lampe, vous pourrez enfin me donner votre avis sur le plan du Tertre.

— Je me fie à vous. Ce sera mieux que cette pauvre chambre.

— Je vous l'accorde, votre logis n'est pas magnifique. Pourtant vous l'eussiez trouvé bien beau si vous y aviez connu le bonheur.

— Je l'entrevois, maintenant, mais pas ici... Accordez-moi cinq minutes, le temps de prendre mes affaires, et je vous suis.

Pour masquer son émoi, Gaston Jérôme s'efforça de rire.

— Voilà une bonne parole, qui reflète une bonne résolution. Car, dans le code, que vous lira sous peu M. le maire, existe ce précepte : « La femme doit suivre son mari. »

« Par extension, la fiancée ne doit-elle pas suivre son futur ?

FIN

LE PLUS DOUX SECRET

par HENRIETTE LANGLADE

CHAPITRE PREMIER

— Frédé! Frédé! viens me dire au revoir, murmura doucement Annette Savigné.

Frédéric, qui, assis en face d'elle, de l'autre côté de la table, jouait aux osselets, leva la tête et la regarda.

Un instant il demeura ainsi, immobile, un sourire sur les lèvres, puis son regard vague, virant brusquement, il reprit son jeu enfantin.

Annette étouffa un soupir. Mélancolique, elle fit le tour de la table et, s'approchant de son frère, elle l'embrassa tendrement.

De nouveau le même sourire inexpressif se dessina sur les lèvres du jeune homme. Pourtant il rendit à Annette ses baisers; évidemment, malgré son inconscience, il l'aimait profondément.

En dépit de ses vingt-cinq ans, Frédéric Savigné se trouvait retranché du monde des vivants par une effroyable tare. C'était un arriéré : un « innocent » selon l'expression populaire.

Il n'avait pas été atteint de cette infirmité dès sa naissance; Son intelligence avait sombré en des circonstances particulièrement dramatiques.

Il avait cinq ans environ lorsqu'un jour, s'étant glissé par une lucarne ouverte dans la maison d'un voisin, qui, contrairement à son habitude, ne lui ouvrait pas, il avait buté, dans le grenier, contre le corps de celui-ci, qui était mort subitement.

(A suivre.)

LE DISQUE ROUGE

DES ROMANS D'AVENTURES — DES ROMANS D'ACTION
D'AUTEURS LES PLUS CONNUS

GÉRARD FAIRLIE

L'Appel des Vautours.

W. W. JACOBS

La Main de Singe.

CONAN DOYLE

Aventures de Sherlock Holmes.

Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes.

Souvenirs de Sherlock Holmes.

Nouveaux Exploits de Sherlock Holmes.

Résurrection de Sherlock Holmes.

Sherlock Holmes triomphe.

SAPPER

Le Capitaine Drummond.

E.-W. HORNUNG

Un Camarionneur amateur : Raffles.

Le Masque noir (*Aventures de Raffles*).

Le Voleur de nuit (*Dernières aventures de Raffles*).

M. CONSTANTIN-WEYER
Vers l'Ouest.

CHRISTIAN DE CATERS

Le Maléfice de Java.

La Sautorelle Améthyste.

CAMILLE PERT

La Petite Gady.

VICTOR BRIDGES

Le Secret de la Falaise.

J. M. WALSH

Le Mystérieux X.

OTWELL BINS

L'Hôte disparu.

JEAN DE LA HIRE

L'Assassinat du Nyctalope.

H. RIDER-HAGGARD

Elle.

Le Testament du Monstre.

YVES DARTOIS

Le Hameau dans les Sables.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

Chaque
Volume **3 FR. 50**

ALBERT BONNEAU

La marque du Léopard.

Le Désert aux cent mirages.

La Maison du cauchemar.

L'Œillet de nacre.

ANDRÉ ARMANDY

Le Maître du Torrent.

RUDYARD KIPLING

Contes mystérieux de l'Inde.

CHARLES FOLEY

Kowa la mystérieuse.

Le Chasseur nocturne.

C.-J. CUTCLIFFE HYNÉ

Kate Meredith.

ARTHUR MILLS

Serpent Blanc.

ARTHUR MORRISON

Sous la griffe de Martin Hewitt.

L'Étrange Aventure du "Nico-bar".

L'Heure révélatrice.

La Main de gloire.

H. G. WELLS

La Poudre rose.

J. JACQUIN ET A. FABRE

Les 5 crimes de M. Tapinois

G.-G. TOUDOUZE

Le Maître de la mort froide.

Carnaval en mer.

HERVÉ DE PESLOÜAN

L'Énigme de l'Élysée.

R. CHAPELAIN

Les Perles sanglantes.

L'Île des Démones.

RENÉ THÉVENIN

Les Chasseurs d'hommes.

LA RENAISSANCE DU LIVRE

94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

LES PATRONS FAVORIS

économisent le tissu



Ils sont
parfaits

1.000
MODÈLES
"CHICS"
PAR AN

^{FRI}
2.50
LA POCHETTE